
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01368842 9



L'AVEU

LA BATAILLE DE VERDUN

ET

L'OPINION ALLEMANDE

S.-Lieutenant Louis MADELIN

L'AVEU

LA BATAILLE DE VERDUN

ET

L'OPINION ALLEMANDE

Documents inédits et fac-similés



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1916



LA BATAILLE DE VERDUN

ET

L'OPINION ALLEMANDE

Lisons les journaux allemands depuis le 21 février ; ils sont censés traduire l'opinion allemande. Assurément nous les voyons, suivant les vicissitudes de cette interminable bataille, déborder d'enthousiasme ou prêcher la patience : je viens de relire ces articles, et il serait déjà possible de montrer, d'après les extraits de cette presse cependant asservie, quelle déception a causée à l'Allemagne la tentative avortée contre ce que le kronprinz appelait (fort improprement d'ailleurs) le « cœur de la France », et l'empereur lui-même dans une dépêche célèbre « la plus puissante forteresse de notre principal ennemi ». Mais une impression autrement vivante, et je dirai criante — en tout cas singulièrement plus sincère — se dégage d'une autre source : ces centaines de lettres que nous avons saisies, que nous saisissons tous les jours sur les prisonniers et les morts allemands de la grande bataille. Lettres adressées d'Allemagne aux soldats, lettres envoyées du front de soldat à soldat, lettres que le prisonnier ou le mort allait envoyer lorsque le destin l'a frappé, nous les avons là toutes devant nous. Je les ai vues

personnellement — et de même j'ai vu interroger maints de ces prisonniers dont le témoignage verbal venait s'ajouter aux témoignages écrits. Une habitude déjà vieille de manier le document et d'en faire jaillir la vie m'a amené à tirer de ces témoignages ce qu'on en peut extraire. Il n'est pas interdit à un soldat de redevenir parfois historien et j'ai essayé avec ces documents — en est-il pour l'histoire de plus sûrs que les lettres? — de me faire une idée de ce que l'Allemagne a pu penser, durant ces trois mois, de l'effort tenté et de l'échec constaté. Si ensuite on relit les gazettes d'outre-Rhin, on ne peut se défendre de sourire et on comprend bien pourquoi on trouve à plusieurs reprises dans ces lettres la pensée que le soldat S..., du 208e de réserve, formule le 15 avril : « Quelle dérision quand on lit parfois dans les journaux.... »

Il m'a paru curieux de suivre à travers ces lettres et carnets — je ne citerai que très subsidiairement les interrogatoires — les fluctuations de l'opinion et sa véridique expression. Je m'abaisserais si je me croyais obligé de déclarer que je n'ai en rien *sollicité* ces textes. Mon passé d'historien est une suffisante garantie de ma bonne foi (1).

Mais je tiens à formuler une dernière remarque qui précisément s'impose — à titre de critique historique — à un historien de métier.

Nous avons eu entre les mains un millier de témoignages environ. Quelques-uns sont insignifiants — très peu. Si d'autres paraissent d'abord peu intéres-

(1) Une grande partie de cette étude a été publiée par la *Revue des Deux Mondes* (15 juin 1916), dont l'autorité reconnue serait, au besoin, une nouvelle garantie.

sants, leur masse cependant impressionne : après quelques heures de cette lecture, on semble entendre une sorte de concert grondant de mécontentements. Prenons cinquante lettres, ce ne sont point vingt ou trente ou quarante lettres qui se plaignent — ce sont, depuis quatre ou cinq mois, *cinquante sur cinquante* où se lisent le trouble, l'appréhension, l'aigreur, l'exaspération, parfois la révolte. Que serait-ce si au lieu de mille lettres, dix mille, cent mille lettres étaient étalées devant nous ! Mais en toute bonne foi ne pouvons-nous appliquer ici la formule : *ab uno disce omnes?*

J'irai plus loin : nous avons là un *minimum* de plaintes soit du côté des parents qui écrivent de l'arrière, soit du côté des soldats qui écrivent du front.

« Je pourrais te raconter bien des choses, ai-je lu dans une lettre de Mikullschutz (Prusse) du 25 avril, mais cela n'est pas possible, *car si la lettre se perdait et si quelqu'un la lisait, je pourrais être punie* (par la police) » (1). Voilà la crainte que je vois formuler dans bien d'autres lettres et voici un scrupule plus honorable exprimé dans une autre où s'est trahie l'atroce gène d'une ménagère : « Tu comprends qu'on n'a guère envie dans ces conditions d'écrire de l'intérieur au front. » Crainte ou scrupule, le soldat du front est à plus forte raison amené à en concevoir : « Un ordre du régiment, écrit le soldat S..., du 64e d'infanterie, permet aux soldats d'écrire deux lettres et trois cartes par semaine à leurs parents. *Les lettres doivent être ou-*

(1) Le lecteur comprendra le scrupule qui nous a fait supprimer du texte les noms des expéditeurs et des destinataires : ces noms se trouveraient en toutes lettres dans le manuscrit de cette étude.

vertes. » En conséquence, un autre soldat, celui-là du front oriental, écrit de Brest-Litowsk, le 24 mars, à un camarade : « Je pourrais t'en dire beaucoup à ce sujet, mais *il n'est plus permis d'écrire la vérité, car la censure est ici fort sévère.* » Le soldat M..., du 62e, écrit de son côté, le 3 avril, qu'il ne peut garder certaines lettres, « il faut les brûler ». Le lieutenant H..., du 39e de réserve, écrit de son côté, le 25 avril : « *Je pourrais te raconter bien des choses, mais il n'est pas permis d'écrire tout.* »

De ces témoignages, que je pourrais multiplier, tout homme de bonne foi conclura que nous nous trouvons ici très probablement en face de témoignages *extrêmement modérés par la crainte ou le scrupule.* Ils n'en ont que plus de force. Et quant aux cris de rancune exaspérée, de douleur exacerbée et de révolte violente qu'on verra parfois s'élever de ce petit recueil, songeons à ce qu'il a fallu de déceptions, d'injustices et de souffrances, pour qu'ils échappent à ces Allemands — civils ou militaires.

Il m'a paru que je pouvais à peu près diviser en cinq catégories ces documents. Les premières lettres de cet hiver et les interrogatoires des premiers prisonniers nous indiquent assez bien pourquoi le kronprinz a, dans sa proclamation aux troupes, à la veille de l'assaut de Verdun, parlé de la « *nécessité* » d'attaquer.

Dans les témoignages suivants, nous verrons se formuler les *grandes espérances,* mêlées dès le début à bien des appréhensions, puis troublées par bien des doutes. Puis, nous assisterons comme de la coulisse à *l'effort malheureux* des troupes, suivi avec plus d'anxiété que de confiance par la population. La *déception* se fera

jour bientôt et s'accentuera jusqu'à la lettre du 19 avril où il est parlé de « l'*attitude de plus en plus indifférente de la masse vis-à-vis des événements de guerre et du retour exclusif aux soucis économiques et autres* ».

Par là nous verrons de quel *bluff* la presse allemande essaie de couvrir la colossale désillusion d'un peuple devant des promesses enivrantes et finalement déçues.

I

LA NÉCESSITÉ D'ATTAQUER

Le 14 février, le kronprinz impérial adressait aux troupes qu'il allait lancer à l'assaut une proclamation qui débutait par ces mots :

« *Ich, Wilhelm, sehe das deutsche Vaterland gezwungen zur Offensive uberzugehen.* (Je vois la patrie allemande *contrainte* de passer à l'offensive.) »

Ce texte nous fut livré, peu après, par trois déserteurs alsaciens (à l'interrogatoire de qui j'ai personnellement assisté) et fut confirmé, dans ces termes, par des déserteurs polonais interrogés le 19 février.

Le mot « *gezwungen* » est singulier. Il s'éclaire tout d'abord par un autre témoignage, celui des trois Russes évadés des lignes allemandes et recueillis le 18 février par nous près de Champlon en Woëvre ; ils ignoraient le texte de la proclamation du kronprinz, mais, annonçant l'attaque de Verdun, ils ajoutèrent : « *La situation intérieure* est devenue intenable et il faut que l'Allemagne prenne l'offensive. » Des déserteurs lorrains, recueillis près du bois de la Selouze, avaient dit, le 12 février : « Les hommes trouvent que la guerre traîne en longueur, ils espèrent encore dans le triomphe de l'Allemagne ; ils ont néanmoins l'impression que la situation d'attente actuelle ne peut amener

de solution, qui ne peut être produite que par une victoire militaire... La crise économique en Allemagne, qui se manifeste dans la correspondance venant de l'intérieur, cause de l'inquiétude aux soldats allemands. »

La nécessité, qui « contraignait la patrie allemande à passer à l'offensive », peut certes se justifier par bien d'autres raisons que la crise économique. Les unes, d'ordre militaire, les autres, d'ordre diplomatique, nous sont ou nous seront connues. Notre objet n'est pas d'en disserter : notons simplement une lueur qui s'aperçoit dans les propos tenus par un grand négociant de Francfort à un directeur de Bâle en février. « Nous jouons notre va-tout. La situation n'est plus tenable. *Nos alliés Turcs et Bulgares nous mangent littéralement.* Il faut leur envoyer de l'argent, des hommes, etc... pour qu'ils puissent continuer la guerre, *sinon ils nous tomberont sur le dos.* »

Tenons-nous-en aux lettres de l'hiver 1915-1916, tombées postérieurement entre nos mains : nous y voyons l'indice d'une aggravation singulière des troubles intérieurs et, par contre-coup, le mécontentement du front.

Je prends simplement les extraits les plus caractéristiques de quelques lettres.

« *Leipzig, 14 décembre.*

« Mon cher fils,

« Nous voici bientôt à Noël et toutes nos espérances pour la paix et des temps meilleurs sont toujours dans

le vague. *Autant que nous pouvons en juger, cela va toujours plus mal pour nous. Mais, au Reichstag et dans les journaux, on veut jeter la poudre aux yeux des travailleurs.* On dit toujours que nous avons assez de vivres et que les Anglais ne pourront pas nous affamer. Les gens qui ont de l'argent peuvent bien tenir, mais la classe ouvrière est déjà sur le point de mourir de faim... Par exemple, nous n'avons plus de lait, plus de graisse, plus de beurre, nous n'avons que du mauvais pain de pommes de terre et encore pas assez, pas de viande. Il y a deux jours dans la semaine qui sont des jours sans viande et où les bouchers sont fermés... Je peux te dire qu'il est dur d'être dans des conditions pareilles; on ne peut pas vivre et on souffre tout le temps de la faim... Il n'y a rien à faire que de continuer à crever de faim et *d'attendre qu'il plaise aux criminels de faire la paix*... Toute la rue est pleine de femmes en rangs serrés, surveillées par des agents de police... Et quand elles ont attendu une demi-journée, elles peuvent arriver à avoir une demi-livre (de graisse à 2 marks 25 la livre). Voilà ce qui se passe à Leipzig. Et on lit dans les journaux que nous avons des vivres.

« Ton père : Didier F... ».

« *Berlin, 10 décembre.*

« ... En Allemagne il n'y a plus de beurre : à Oberschœneweide, un certain samedi, six crèmeries ont été prises d'assaut; tout a été mis en pièces ; confitures et fromages ont été volés. Les rues étaient

pleines de monde. Les gendarmes ne purent maintenir l'ordre, l'un d'eux fit un discours pour dire que ce n'était pas le moment de se faire la guerre entre Allemands, que le peuple devrait faire tous les sacrifices pour rendre vain le plan de l'Angleterre de nous affamer. *Alors ils ont battu le gendarme de telle sorte qu'on l'a emporté sur une civière. Des agents de police montés sont venus de Berlin et ont mis sabre au clair.* »

« *Charlottembourg, 29 décembre.*

« ... Elles (quelques centaines de femmes) font la queue depuis midi ; elles crèvent de faim, elles gèlent, elles deviennent malades et s'évanouissent, elles se battent et se tapent dans la figure avec leur filet... *A Berlin, il y a deux ou trois semaines, elles ont été devant le Château en criant qu'elles voulaient manger et qu'elles voulaient revoir leurs maris.* Les agents de police en ont arrêté. Elles cassent partout les carreaux. »

« *Geestemünde, 2 février 1916.*

« ... C'est devant le magasin de beurre pire que dans les assauts et il y a aussi des blessés. Aussi, un j ur, un garçon s'est fait casser les deux bras et deux femmes y ont perdu leurs allocations. A Lehe, on a démoli la grande vitre de ton oncle, le marchand de beurre. *C'est maintenant que vraiment on commence à s'apercevoir ici de la mauvaise cruelle guerre.* »

« *(Sans lieu), 16 février.*

« ... Tu ne peux te figurer ce qu'il en est ici; *beaucoup disent qu'avant un mois on se cognera;* il faut que les gens travaillent et ils n'ont rien à manger. »

« *Hambourg, 17 février.*

« ... J'espère que ces attaques répétées sur les lignes ennemies aboutiront à la paix tant attendue. La situation devient de plus en plus difficile pour moi. La haine de l'Allemagne s'est tellement accrue en Australie, qu'il n'est plus la peine de songer à faire des affaires là-bas... Que cette lutte finisse! Je commence à en avoir assez. Les difficultés dans la jeunesse ne sont rien et demeurent surmontables, mais à l'âge où les forces déclinent, où l'homme est las, tout perdre de ce que l'on avait mis une vie de travail acharné à édifier, *cela est pire que la mort.* »

« *Berlin, 26 février.*

« Les stations prolongées pour avoir un petit peu de beurre ne cessent pas; c'est encore pire... *Parfois on est si désespéré qu'on se suiciderait.* »

« *Hernsdorf, 27 février.*

« A Lassig, les mineurs n'ont pas voulu descendre à la mine parce que la ration de pain avait été réduite. »

Cinquante lettres de ce goût justifient ce qu'écrit un des prisonniers français dont la lettre nous parvient par une voie détournée.

« *7 janvier 1916.*

« ... Les gardiens sont fatigués de la guerre et toute la population en a par-dessus les épaules, *surtout depuis que la retraite russe a pris fin sans amener la paix qu'on leur avait promise au mois de septembre*, *puis remise au 1er janvier*. Depuis trois mois, ils sont dans un abattement croissant; ils commencent à ne plus croire aux journaux et à récriminer contre leur gouvernement... *A chaque instant éclatent des troubles, dus à la cherté de la vie, qu'on cache avec soin*... Leur moral est atteint, c'est indiscutable et surtout frappant depuis trois mois. S'ils n'avaient pas la discipline dans le sang, il y a longtemps que ça aurait craqué, mais ça craquera tout d'un coup. Ils le savent bien d'ailleurs *et rien ne les impressionne plus comme la déclaration française de la volonté de continuer*. »

* * *

Nous venons tout à l'heure de multiplier les plaintes venues de l'intérieur : il importait d'indiquer ici qu'elles commençaient, dès l'hiver de 1914-1915, à se formuler, notamment dans les grandes villes.

Mais une situation plus angoissante encore se révèle sur le front où la guerre stagnante engendre la démoralisation. Celle-ci, en dépit d'une discipline brutale

qui, nous le verrons, arrache des plaintes, commence à se faire jour. Je prends trois lettres de soldats : l'une du front occidental, l'autre du front balkanique, la troisième d'un dépôt.

La première part d'Argonne.

« *Forêt d'Argonne, 4 janvier.*

« ... J'ai passé les jours de Noël en première ligne avec huit camarades. Nous avons été quatre jours sans boire ni manger, enterrés par les tranchées ébranlées. Nous étions jusqu'à la poitrine dans la boue et de l'eau et nous avons dû être déterrés par les pionniers... Tu peux penser, mon cher frère, si je suis amaigri par les marches effroyables de Serbie et par les conditions misérables que nous vivons maintenant dans la tranchée. »

Une autre plainte arrive de Macédoine.

« *Welitz, 23 janvier 1916.*

« Ici, ce n'est pas drôle. Il y a beaucoup de neige et il fait froid ; mauvais cantonnement et peu de nourriture : un pain pour huit hommes et rien autre. Le beau temps de Serbie est passé. Nous sommes en Macédoine et c'est la famine. *Nous allons marcher sur Salonique;* là, il y aura peut-être quelque chose, sinon à manger, du moins des coups de fusil. »

Voilà deux hommes à qui le front ne plaît guère. En voici un troisième que le dépôt fait « *dégueuler* », sans

qu'il éprouve d'ailleurs le besoin de courir aux tranchées.

« *Kœnigsberg, 4 février.*

« ... Je veux bien te croire que vous êtes mieux dans votre garnison. Ici, la nourriture devient de plus en plus mauvaise et du service on en a de jour en jour davantage. *C'est à vous faire dégueuler...* Nous avons toujours plus de service et notre *feldwebel* est très sévère. Quand comptes-tu aller en campagne... Reste le plus longtemps possible dans la garnison. *Ne t'en laisse pas désembusquer trop facilement.* Tu es encore plus malin que moi. »

Du fait, le retour à la tranchée commence à écœurer. J'en veux pour preuve la lettre — à la vérité postérieure — du 15 mars, où un soldat (qui ne paraît nullement un lâche) écrit, de Salzwedel, que, rappelé au dépôt sans qu'il eût fait une démarche, il va repartir pour le front : « *Mais je trouve cela horriblement dur cette fois-ci : j'ai eu assez d'épreuves la première fois.* Avant Noël, j'ai passé quatre semaines au Hilsenfirst dans les Vosges ; la nuit, au poste d'écoute, nous étions à peu près à cinquante mètres les uns des autres et subissions beaucoup le feu de l'infanterie. Le jour de Noël, nous étions au repos, les Bavarois nous avaient relevés. Le lendemain, je dus aller à l'Hartmansweilerkopf... Nous n'avons pas dormi pendant dix jours et pendant trois jours nous n'avons pas eu de vivres ; nous étions les pieds dans l'eau et nous subîmes un feu d'artillerie terrible... La veille du jour de l'An, nous

avons eu, de notre compagnie seule, par le tir de *notre artillerie*, six tués et neuf blessés ; ils tiraient toujours trop court... »

Les plaintes contre la brutalité des chefs ont dû arriver jusqu'en Allemagne, car voici la curieuse réponse faite par une jeune femme à un soldat, caractéristique de la double exaspération du front et de l'intérieur :

« *Weilburg (Prusse), 18 septembre 1915.*

« Ta dernière lettre m'a naturellement très émotionnée ; Willy, mon chéri, tu es vraiment arrivé *à ce point que tu songes à te suicider?... Il est vrai que le traitement que tu subis est tellement indigne d'un homme, tellement cruel et brutal* que je te souhaiterais d'aller bientôt aux tranchées pour être délivré de tes bourreaux. Mon chéri, ne prends pas tant tout à cœur... *Laisse Messieurs les officiers faire ce qu'ils veulent, quelque scandaleux que ce soit, puisque tu ne peux rien y changer...* A ta place, je montrerais tes mains blessées à l'officier : il faudra bien qu'il te donne congé jusqu'à ce qu'elles soient guéries, car ces terribles sous-officiers n'ont pourtant pas le droit d'écorcher les gens. Un propriétaire de X... m'a montré *une lettre de son fils en Galicie et d'un autre fils en Argonne.* Eh bien, on y apprend bien des choses ; *grâce à de telles lettres du front, la vérité finit quand même par filtrer peu à peu.* Ah ! tu aurais dû entendre parler cet homme simple, tu aurais dû entendre ses manières de voir au sujet de la guerre et de la politique ; je crois que tu y aurais pris plaisir. Mais d'une chose, je suis certaine, mon

chéri, c'est que non seulement vous autres qui êtes là-bas en campagne deviendrez des *Sozialdemocrates*, mais ici aussi, les Allemands restés en Allemagne le deviendront... Tu me connais assez pour savoir que je ne suis pas d'un caractère fantaisiste, mais bien trop raisonnable et réaliste *pour ne pas me rendre compte que l'enthousiasme des braves Feldgrauen n'est pas si fameux, de même que l'incomparable discipline qu'on ne cesse de tant vanter,* car je sais par des témoins oculaires *que les officiers allemands ont pillé en Pologne tout comme les plus grands voleurs;* mais de telles choses, on ne doit pas les savoir, et il vaut mieux aussi qu'on les ignore *afin que le dernier reste de l'idéal de loyauté allemande ne nous soit pas enlevé,* car ce que dans notre enfance et à l'école nous avons toujours nommé l'orgueil, nous ne voulons pas le savoir gâté aujourd'hui... Si tu es dans la tranchée, cher Willy, je t'en supplie, chéri de mon cœur, ne t'expose pas inutilement au danger. Sois aussi un « tire-au-flanc » ; d'autres le font aussi. »

Cette lettre, écho des misères de l'avant, nous ramène cependant aux impressions d'intérieur. Une autre de Cologne, datée du 29 décembre, paraît plus exaspérée encore :

« *Cologne, 29 décembre.*

«... *Tu me dis de ne pas croire à ce qu'écrivent les journaux*. Mais penses-tu donc que nous croyons aux récits du prétendu « enthousiasme braillard » (*Hurrastimmung*) sur le front? *Il y a un an on croyait entendre l'en-*

thousiasme guerrier dans chaque chanson que chantaient les soldats, mais aujourd'hui!... »

(Suit le récit d'une scène d'ivrognerie soldatesque écœurante surveillée d'un œil bienveillant par la police.)

« Eh bien! oui, voilà ce que c'est que la guerre, *la guerre salutaire qui devait venir, qui était nécessaire pour que le monde devienne meilleur.* Il est drôle que depuis dix-sept mois de guerre, je n'aie encore pu découvrir trace d'une amélioration même parmi les personnes de mon entourage immédiat. »

Les départs de soldats — sans résultats appréciables — arrachent des cris de pitié! « Deux mille hommes encore partis la semaine dernière, écrit-on de Siegen le 5 décembre, il n'y a pour ainsi dire plus aucun homme ici entre dix-huit et quarante-cinq ans, sauf ceux qui sont complètement *vermoulus.* » L'appel de la classe 1897 (notre classe 1917) fait hausser les épaules : « Si ceux-là sont obligés d'être soldats et d'aller en campagne, écrit-on d'Oberkothweil, le 31 janvier, *il faudra leur donner des jouets.* »

Mais c'est toujours la gêne croissante qui domine les lettres. Certaines ont un ton menaçant. Appelant « l'offensive générale », un correspondant de Dortmund écrira le 23 janvier : « Sais-tu que l'Allemagne ne peut tenir... Les gens se battent dans les marchés pour avoir du beurre » ; un autre, de Cassel, le 15 février : « Que le Bon Dieu fasse que la guerre finisse bientôt, *autrement il y aura des désordres comme en 1848* » ; un autre (sans lieu), du 28 février : « Espérons que la guerre prendra fin bientôt, sans cela on verra de tristes choses en Allemagne » ; et, enfin, de Dornbach,

le 20 février (pour n'en pas citer d'autres), part ce cri : « La guerre va-t-elle continuer jusqu'à ce que tous les jeunes gens soient tués? *Tout le monde ici est très aigri par la durée de la guerre.* »

Multiplions, ainsi qu'il convient, ces lettres, par mille, dix mille. Elles sont caractéristiques d'une opinion au moins troublée, « aigrie ». Si, comme tout permet de le croire, le gouvernement impérial a une bonne police, cette opinion, déjà si montée pendant l'hiver de 1915-1916, doit lui donner à réfléchir. A l'arrière comme sur le front, on se démoralise. Point n'est besoin d'aller chercher les raisons d'ordre diplomatique et d'ordre militaire. Ne pouvant donner à l'Allemagne le pain, il faut lui donner la victoire — faisant luire la fin de la guerre comme une échéance proche. Les prisonniers russes évadés, interrogés le 18 février au quartier général de l'armée de Verdun, exposent la situation en gens qu'a édifiés un assez long séjour à l'intérieur, puis parmi les troupes de l'Allemagne :

« Les soldats allemands et surtout polonais parlent fréquemment d'une préparation de grande offensive sur tout le front et notamment contre Verdun et en Champagne. La situation intérieure est devenue intenable et il *faut* que l'Allemagne prenne l'offensive... Le moral des Allemands est encore bon, mais les Polonais ne les croient pas capables de réussir. *On dit que Guillaume II voudrait en finir en essayant de réaliser un grand mouvement. La détresse est grande chez l'ennemi.* »

Les estomacs crient, on casse des vitres, on pille des magasins, on excite les soldats à se ménager et le sol-

dat lui-même gronde. L'empereur, désireux d'ailleurs de créer à son fils des droits éternels à la reconnaissance nationale, est « contraint » de jeter la nation allemande à l'offensive pour la paix : ce sera l'attaque de Verdun, « cœur de la France ».

II

LES ESPÉRANCES ET LES CRAINTES

« Mes amis, *il nous faut prendre Verdun*. Il faut qu'à la fin de février, tout soit terminé. L'empereur alors viendra passer une *Festparade* sur la place d'armes de Verdun et la paix sera signée. »

Tels sont les propos que le kronprinz en personne tient aux troupes qui s'accumulent autour de Verdun dans les premiers jours de février. Tels sont tout au moins ceux que rapportent deux déserteurs lorrains du 98e réserve recueillis au bois de Ville, le 6 février.

Ont-ils été exactement reproduits? Qui oserait l'affirmer? Mais quant à la pensée qu'elles formulent, elle éclate dans tous les faits, gestes et paroles des chefs allemands à la veille de l'attaque; et tous leurs soldats croient bien, dans les premiers jours de février, se préparer à un assaut de Verdun qui, au dire des officiers (interrogatoire de déserteurs polonais du 99e d'infanterie du 19 février), aboutira promptement à l'occupation de la ville et de la région et *« contraindra la France à une paix séparée »*.

C'est la grande espérance; des états-majors elle s'est répandue dans la troupe, de la troupe dans la nation.

L'intention est formelle de prendre Verdun. La presse allemande la contestera, puis, — après les

premiers succès — la trahira, puis, après les premiers échecs, la niera derechef, parlant d'une simple rectification à apporter au front allemand destiné à assurer les communications dans la Woëvre septentrionale.

J'ai assisté aux interrogatoires de trente prisonniers et déserteurs avant l'attaque : tous — sauf un qui croit à une démonstration — affirme que l'état-major entend enlever Verdun, quitte à y mettre le prix en vies d'hommes.

On attaquera Verdun sur trois faces : de l'Argonne à Ornes, d'Ornes aux Éparges, des Éparges à Saint-Mihiel. On l'attaquera de telle façon que l'infanterie n'aura plus qu'à occuper des positions bouleversées par un tir d'artillerie sans précédent. « Nous n'aurons plus qu'à avancer *au pas de parade* », dit un déserteur du 172ᵉ le 16 février. Et cette affirmation se répète dans plusieurs interrogatoires. Commentant la proclamation du kronprinz, les officiers affirment qu'on remportera une grande victoire. Des déserteurs polonais recueillis à la cote 221, le 15 février, confirment que l'offensive a pour but de « cerner entièrement Verdun ». Le 24 février, des prisonniers du 81ᵉ d'infanterie, faits au bois des Caures, rapportent que, le 18, leur a été lu un ordre du jour très bref déclarant que « la guerre de position a suffisamment duré » et « *qu'il faut maintenant terminer la guerre en prenant une grande offensive* », « c'est pourquoi, ajoute le kronprinz, je donne l'ordre de se porter à l'attaque de la place forte de Verdun. »

Une telle perspective provoque chez les uns de grandes espérances, chez d'autres de grandes craintes.

Les espérances l'emportent au début. A la vérité, on constatera *qu'elles sont moins excitées par la perspective de la victoire proprement dite que par celle de la paix qui en sera la suite.*

Le brave soldat R..., du 8[e] Fusillier Rgt. (21[e] div.), écrit avant l'attaque :

« *21 février.*

Ma chère mère,

Je vous annonce que nous arrivons à un grand moment ; nous avons reçu l'ordre de prendre d'assaut la cote 344 près de Verdun et *Verdun lui-même.* Je vous écris cette lettre le 21 février à 14 heures. L'artillerie a déjà commencé à tirer depuis 8 heures avec les plus gros canons, des mortiers de 42, de 38 et de 30. *Il va y avoir une lutte comme le monde n'en a pas encore vu. Nos chefs nous ont renseignés et nous ont dit que l'Allemagne et nos chères familles attendaient de nous de grandes choses.* Espérons que notre entreprise va réussir et que Dieu sera avec nous... Nous sommes désignés pour la plus grande tâche qui va peut-être amener la décision dans cette lutte effroyable. *Tous seraient bien heureux si c'était la fin, car tous voudraient bien rentrer chez eux,* mais un malheur est si vite arrivé *surtout quand on doit prendre une forteresse comme celle-ci, la plus grande forteresse des Français.* »

Dans une autre lettre, R..., exprime les même sentiments, ajoutant : « On attend que nous enlevions la plus grande forteresse des Français... Cela coûtera encore bien des victimes, mais si cela réussit, la paix

sera proche, car l'ennemi verra bien qu'il ne peut plus venir à bout de nous. »

Nous verrons tout à l'heure la belle ardeur du soldat allemand s'affaisser au cours de la lutte. Mais cette ardeur au début n'est pas niable. La vaillance du soldat R... n'est certainement pas un cas isolé. Le soldat se jette ardemment à l'assaut de la « plus grande forteresse des Français » avec l'espérance de l'enlever et de contraindre ainsi la France à la paix.

Cette espérance des soldats trouve naturellement son écho en Allemagne. Quand, le 25 février, un journal allemand (1) écrit déjà le mot : « Victoire de Verdun » et annonce « l'effondrement de la France », quand, après l'occupation de Douaumont, transformée par le communiqué allemand en assaut magnifique, un autre déclare qu'on peut entrevoir la chute de la forteresse à brève échéance, quand la *Vossische Zeitung* annonce que « Sainte-Menehould, Bar-le-Duc, Commercy et Revigny sont déjà évacués », quand vingt gazettes proclament que Verdun, « pierre angulaire de la France », est sur le point d'être pris, ils représentent cette fois et formulent l'opinion un instant enivrée de l'Allemagne. Et telle aura été l'ivresse que le « ralentissement des opérations » — autrement dit l'échec sur toute la ligne après le 27 février — ne suffira pas à refroidir tous les enthousiasmes.

Le 1er mars encore, on écrit d'Oberwinter (Prusse) : « *Maintenant la décision va évidemment intervenir dans l'ouest.* » Le 6 mars, une femme essaie même de se rassurer sur les dangers que court son mari.

(1) *Chemnitzer Volksstimmung,* du 25 février.

« *Emmendingen (Bade), 6 mars.*

« ... Étant donnés la grande quantité de troupes qui se trouvent là-bas et le raccourcissement du front devant Verdun, les troupes doivent pouvoir être relevées. *L'assaut n'a pas dû être terrible;* pourvu que cela ne vienne pas après. »

Sans doute les soldats ne partagent pas ces illusions. Nous verrons qu'ils trouvent, eux, l'assaut fort « terrible ». Mais certains, en dépit des premiers échecs, gardent les grandes espérances. On sent cependant un peu de trouble, même dans les lettres courageuses.

« *Devant Verdun, 8 mars 1916.*

« ... Depuis quelques jours, notre avance est arrêtée... Nous sommes maintenant dans le village d'Avocourt (*sic*) près du fort de Vaux. *L'artillerie française qui est ici en quantite formidable* (*Unmasse*) *nous canonne sévèrement et continuellement.* Je crois qu'on n'a pas encore dans toute la guerre enlevé une forteresse aussi puissante que Verdun. *Si nous pouvions l'avoir!* »

Et voici que, comme un écho, arrive d'Allemagne, le 20 mars, l'expression d'un trouble profond :

« *H..., le 20 mars.*

« ... En ce qui concerne la chute de Verdun, les gens d'ici ont des opinions différentes. *Un parti est*

d'avis que par la chute de Verdun, on en arrivera à une décision entre la France et l'Allemagne; l'autre parti dit : Nous avons Verdun, il est vrai (*sic*), mais il s'en faut de beaucoup que nous ayons la France.

A la vérité, les *communiqués*, de temps à autre triomphants, de l'État-Major relèvent les espérances. Un homme convaincu écrit de Bojanowo, en Posnanie, le 20 mars, que son ancien chef de bureau « prend part *aux grandioses succès de Verdun*. J'ai souhaité à notre chef de bureau, ajoute-t-il, bonne chance pour de nouveaux succès et un heureux retour *et en particulier qu'il puisse prendre part à la prochaine entrée à Verdun.* »

Il va sans dire que les « bonnes nouvelles » trouvent créance assez facilement : on écrit de Bruchhausen, 26 mars : « On dit dans les journaux que Verdun est incendié et *que les Francais sont cernés* » et le même jour, d'Altona : « ... Hier nous avons appris par une édition spéciale que Verdun a été incendiée. *Bientôt elle sera complètement à nous...* »

Mais la chute de Verdun, escomptée à plus ou moins brève échéance, « *amènera-t-elle la fin de la guerre?* » C'est la grosse question. Sur une carte dissimulée dans un paquet tombé entre nos mains, on lit quelque anxiété.

« *31 mars. Du Schleswig. District de Flensburg.*

« ... *Si Verdun tombe dans nos mains, est-ce que cela n'amènerait pas un changement?* » A Bruhschlucht, le 10 avril, on est moins hésitant : « ... Sois certain

qu'il y aura la décision ici devant Verdun. Quand cette ville sera tombée, les Français ne pourront plus tenir. Il n'y a aucun doute là-dessus. » De Hanovre, le 14 avril, même note. « ... Nous pensons que la guerre ne durera plus longtemps *et l'opinion générale est qu'après la chute de Verdun, la guerre se terminera vite.* » On guette d'ailleurs la parole impériale : de Fischlen, le 20 avril, une femme écrit : « Cher mari, *notre empereur aurait dit au Q. G. que la guerre ne durerait plus longtemps. Nous voulons l'espérer.* »

C'est Verdun pris qui livrera la France et d'ailleurs un concitoyen illusionné de Wixen a écrit, le 5 mars, que « va commencer une guerre plus intense de sous-marins », ce qui aboutira à « affamer complètement l'Angleterre » : et un autre citoyen, celui-là de Barmen plus illusionné encore, affirmera, le 20 avril, que la Russie et l'Italie voudraient faire la paix : « Oh! quel bonheur si c'était vrai! » ajoute-t-il naïvement. Seulement ce n'est pas vrai et pas plus la chute de Verdun et la France « effondrée ».

A dire vrai, ce qui m'étonne c'est de n'avoir pas trouvé plus de lettres où les espérances se fissent jour, même après les succès du 21 au 26 février. Cela s'explique, lorsque, d'autre part, on a constaté le scepticisme ou tout au moins les craintes que, dès le début, nous allons voir se formuler au sujet de l'attaque projetée, puis exécutée.

A aucun moment, en effet, on n'a vu se manifester, tant sur le front qu'à l'intérieur, cette confiance absolue qui régnait en Allemagne à la veille des

grandes opérations — invasion de la France, attaque sur l'Yser, campagne de Pologne, campagne des Balkans. L'annonce de l'assaut à Verdun a déjà trouvé une population lasse des victoires sans lendemain.

De cet état d'esprit, je ne citerai que quelques témoignages qui m'ont paru singulièrement typiques.

Sur le front d'attaque, l'annonce d'un prochain assaut sur Verdun n'a pas soulevé l'enthousiasme unanime — il s'en faut. Je ne ferai pas état des dires des déserteurs et prisonniers; que, suivant le Polonais du 156e, capturé le 9 février, l'affluence des malades à la visite ait provoqué, de la part du médecin, cette réflexion : « Ils sentent venir l'orage, ils se défilent », ou que, suivant un autre témoignage, un capitaine se soit écrié : « C'est stupide d'aller attaquer Verdun et de faire massacrer nos hommes. Nous n'aurons jamais Verdun. Si nous avions dû l'avoir, c'est au début avec notre *active* qu'il aurait été possible de le prendre. » Cela peut être simples racontars.

Mais, dès le 10 janvier, une lettre venue de Silésie dénote peu d'enthousiasme pour l'opération.

« *Sandàu (Prusse), 10 janvier.*

« ... J'ai entendu dire que cela allait *barder* près de Verdun? *Cela va coûter pas mal de sang...* »

Le soldat B..., du 64e d'infanterie, qui tient carnet, voit, le 14, sans plaisir, se préparer de grands événements.

« On dit que c'est le 12 (février) que l'attaque va commencer! *Ah! que ce sera amer! Le moral n'est pas*

précisément très bon. Dans la nuit du 11, il a fallu sortir pour couper les fils de fer et ménager les voies de sortie en première ligne. *Oh! que ce fut amer!* La tempête hurlait et la neige tombait épaisse. Le lendemain, 12, l'attaque devait commencer à 5 heures après midi, mais en raison du mauvais temps on la remit d'un jour... Mais il semble que ce ne soit pas encore pour aujourd'hui, car le temps est très brumeux. Mais voici que dans l'abri, on crie : Dehors, les brancardiers. Un projectile a tué un homme et en a blessé deux. *C'est amer*. »

Ce n'est pas ce genre d' « *amertume* » que je relève dans une lettre civile, mais une remarquable clairvoyance que je n'aurai pas besoin de commenter lorsqu'on l'aura lue. Elle est adressée au soldat Pf..., du 104ᵉ d'infanterie (tué à la cote 304 le 17 mai), par son père, citoyen d'Ittlingen (grand-duché de Bade).

« *Ittlingen, le 5 février 1916*.

« ... Tu nous écris que cela va bientôt se déclencher : *j'ai la conviction que les Allemands ne perceront pas; ils se trompent sur les Français, surtout sur leur artillerie; tous les soldats qui viennent en permission disent que l'artillerie française est bien supérieure à la nôtre*... Tu peux penser, si les nôtres perçaient sur un point, quels feux croisés, quel *Trommelfeuer* ils recevraient! Tout le monde serait tué. Je crois que l'individu qui voulait prendre une forteresse avec un régiment était un fou. *Est-ce qu'on croit que les gens élèvent leurs enfants*

pour les conduire inutilement à la boucherie? Après la guerre, on en reparlera... Sois prudent; cela n'a aucun intérêt. *Cette guerre ne finira pas par les armes; que signifient la Serbie et le Monténégro? C'est accessoire. C'est celui qui aura le plus longtemps à manger qui sera vainqueur et ce n'est pas nous.* »

Vers cette époque, le 9 février, le soldat R..., de la 9e compagnie du 64e devant Verdun, écrit sur son carnet : « *De lugubres pressentiments nous oppressent... Dieu nous ait en sa sainte garde* », et le soldat D..., du 143e d'infanterie, qui passe la frontière : « Nous sommes entrés dans le silence... en France. »

Que sera-ce le jour où, après un effort malheureux, que nous allons essayer de suivre, on entendra s'élever (le 19 avril) ce cri de colère : « *Les hommes sont entraînés de force à la boucherie.* »

III

L'EFFORT MALHEUREUX

Le 21 février, après huit jours passés à se morfondre sous la pluie et dans la brume, l'Allemand attaque.

L'Allemand autrefois — sur l'ordre de ses propres chefs — tenait un carnet. Depuis que les carnets saisis au début de la campagne ont révélé les pires vilenies et des atrocités dès lors indéniables (1), on a défendu aux hommes d'écrire. Les carnets, aujourd'hui, sont peu nombreux, secs et sans grand intérêt.

En voici cependant quelques-uns entre nos mains. Ils nous livrent quelques impressions de bataille — un peu brèves. On y trouve plus de résignation que d'élan.

Lisons le soldat B..., de la 9e compagnie du 64e :

« *10 février.* — Départ pour les premières lignes. Grande animation sur les routes. On se rend compte que de grands événements se préparent. Après une

(1) Il est peut-être opportun de rappeler en effet, en passant, que ces soldats que nous allons voir geindre si pitoyablement sur leurs misères, appartiennent à cette armée arrogante qui, dans les premiers mois, et souvent depuis, a inspiré, par sa barbarie et son orgueil, au monde entier une légitime horreur. On est tenté de voir dans ces misères le commencement du châtiment.

marche pénible, arrivée dans les abris vers 19 heures. Le 25e I. E., qui avait passé quatorze mois dans cette position plutôt tranquille, regrette en général de la quitter. Le 64e arrive pour troubler cette quiétude. Chaque homme touche plusieurs grenades à la main... *Ce sera pénible.* »

Voici le soldat R..., de la même compagnie :

« *9 février. — De grandes et pénibles choses se préparent.* Dieu nous ait en sa garde.

« *12 février.* — L'attaque ne se fera pas aujourd'hui à cause du brouillard qui est mauvais pour nous.

« *13 février.* — L'attaque a été remise encore une fois. Vers 17 heures, feu violent de l'artillerie française. Les déserteurs ont dû trahir nos projets.

« *14 février.* — Donc cette offensive n'aura pas lieu; elle a été déjouée. *On s'en aperçoit en observant les officiers qui se remettent à gueuler, alors qu'auparavant ils se tenaient silencieux et pâles dans les abris.*

« *15 février.* — Ça y est : travailler tous les jours et *monter la garde toutes les nuits avec du pain sec en sus. Rien à boire. L'eau potable manque...*

« *17 février.* — Violents tirs d'artillerie. Nous sommes terrés dans nos abris et nous parlons du pays... *Ah! la paix! tous nous avons assez de cette vie.* Il pleut tous les jours; on ne peut pas se sécher.

« *18 février.* — Tirs d'artillerie. Nous avons quelques morts et quelques blessés.

« *20 février.* — Le feu augmente de violence aujourd'hui : jusqu'à six cents obus de gros calibres en une heure et demie. Nos abris et tranchées sont bouleversés...

« *22 février.* — *Ce soir, nous attaquons; ce sera chaud, mais il faut que ce soit. Dieu nous protège.* »

Voici le carnet du soldat X..., compagnie de mitrailleuses du 87ᵉ :

« *21 février.* — Déclenchement de l'offensive sur le front occidental. Toute la journée *Trommelfeuer :* à six heures du soir assaut. *Les Français se défendent vaillamment.*

« *22 février.* — Le matin *Trommelfeuer :* à midi, assaut des 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons.

« *23 février.* — Nous sommes en réserve en arrière de la 3ᵉ position française. Nous passons la nuit dans l'entonnoir d'un obus de vingt et un centimètres et mourons presque de froid.

. . . .

« *26 février.* — *Mort de notre commandant de régiment.* Nous occupons la hauteur devant Bras.

« *29 février.* — Relève. »

Le point culminant de la bataille est la prise de Douaumont, due, écrira le communiqué, à « la ruée ardente des régiments brandebourgeois, » mais qu'un document secret allemand, tombé entre nos mains, apprécie en un style infiniment moins glorieux. Négligeant ce document, je m'arrête à la lettre d'un soldat du 69e! « Les Brandebourgeois, écrit-il le 28, *ont remporté la grande victoire de Verdun (sic).* » Mais il ajoute en homme clairvoyant : « *Mais je pense que leurs rangs se sont encore bien éclaircis... Cela dure depuis trop longtemps!* »

Ces jours sont les jours de triomphe, les « beaux jours de Verdun » pour les Allemands. Il n'y paraît guère d'après les lettres. Mais voici venir les jours sombres : l'élan est brisé ; le Français « se défend vaillamment » , parfois rejette son ennemi, en fait un massacre. Le mieux me paraît de suivre l'ordre chronologique. On verra les plaintes grandir, chaque jour plus fortes.

Dès le 1er mars, Fritz X... s'estime si malheureux, qu'il maudit ceux qui l'ont envoyé à cet « enfer » :

« *Devant Verdun, 1er mars 1916.*

« Mes chers parents,

« ... Je vous fais *savoir que je vais très mal,* car je mange tous les jours mon pain sec. Nous sommes dans une triste région et tous les jours ça *barde;* qu'est-ce que le pasteur a dit encore? Il l'a belle de parler en chaire des braves *Feldgrauen*, mais il ne vous raconte pas ce que tous ceux-ci ont à souffrir. *S'il n'y a plus*

rien à bouffer (FRESSEN), *qu'on fasse donc la paix*. Les riches peuvent bien tenir mais les pauvres ont à souffrir... Détruisez cette lettre.

« Votre fils : FRITZ... »

Le 5 mars, notre mitrailleur de tout à l'heure, ramené à la ligne de feu, est « dans le ravin du Chauffour et bois Albain » (près Douaumont) : « Nous souffrons beaucoup de froid, du feu de l'artillerie française et *de notre propre artillerie*. Pour aller chercher le manger, il nous faut traverser un tir de barrage français sur la ferme des Chambrettes.

« *9 mai.* — *Trommelfeuer* de notre artillerie. Une de nos batteries lourdes tire sans discontinuer (toute la journée) trop court, *ce qui occasionne de très fortes pertes*. A midi, assaut. Nous arrivons à la deuxième tranchée française. *Cette journée a été la faillite de notre artillerie lourde*. Alors que les troupes occupent la même position depuis une semaine, il n'est pas admissible que l'artillerie tire trop court et encore pendant toute une journée. *Cela témoigne d'une grande indifférence de ces Messieurs*.

« *10 mars*. — A midi, nous devions faire un assaut. *En raison d'un violent* Trommelfeuer *des Français, l'assaut a dû être retardé*. *Très lourdes pertes pour notre régiment*. Dans la nuit, nous sommes relevés. Il était grand temps, *car sinon tous les hommes seraient devenus fous dans cette* « chaudière de sorcières ».

Le soldat E..., du 6[e] Leib. Gren. Regiment, pendant ce temps, se morfond sous nos obus en arrière de Vaux. Il n'a pas pris part à l'assaut du fort, mais on lui a raconté que la division voisine avait pris et perdu le fort de Vaux. Le malheur est que nous n'ayons pas — et pour cause — la lettre d'un soldat de cette fameuse division Gurestsky, datée du fort de Vaux; et cependant toute l'Allemagne, sur la foi d'un *communiqué* mensonger, proclamera — une heure — puis s'entêtera à affirmer qu'elle est entrée dans le fort :

« *Devant Verdun, 10 mars.*

« ... Depuis hier matin, il y a beaucoup de neige; elle arrête tout et ralentit les opérations devant Verdun. Nous ne sortons pas du froid, de la pluie, de la neige, de la boue et nous campons à la belle étoile... En outre, nous sommes constamment sous un feu intense d'artillerie qui fait chaque jour bien des victimes, car nous n'avons ni tranchées ni abris. Jusqu'à présent, nous avons été en deuxième ligne. Ce soir, nous passons en première ligne. *Nous ne pouvons avoir aucune confiance dans notre artillerie lourde.* » Et voici où le canard s'envole : « Hier matin, notre autre division avait pris le fort et le village de Vaux, mais elle a dû les évacuer *parce que* (admirons l'explication) *notre artillerie tirait dedans sans arrêt.* »

L'oberleutnant S.... du 7[e] Rés., a, lui, été sur la croupe de Vaux, mais il ne parle pas de la prise du fort, naturellement, puisqu'il est vraiment sur les lieux et accroché en face du fort.

« *11 mars.* — A 3 heures, départ pour la position devant le fort de Vaux. Au lever du jour, nous occupons la position qui était tenue par le 6e régiment. *Le fort est à 200 mètres en avant de notre ligne.* La position se compose de trous qui sont réunis entre eux...

« *12 mars.* — A 4 heures, départ pour la nouvelle position (plus à droite.) Relève d'une compagnie du 37e. *La plaine derrière nous est soumise à un tir de barrage. Le transport des vivres est difficile.* A notre droite et plus bas se trouve le village de Vaux dont les trois quarts sont entre nos mains. Derrière Vaux se trouve le Douaumont; derrière nous l'ouvrage et le bois de Hardaumont. Le soir, tir d'obus asphyxiants de notre artillerie. Des mitrailleuses et des Scharfschutzen tirent depuis le boqueteau à une pente au-dessus du village de Douaumont, particulièrement sur la 6e compagnie, qui a quelques pertes...

« *14 mars.* — ... Les Français commencent à lancer des bombes sur notre position.

« *15, 16, 17 mars.* — Nous faisons des pertes par le *Kurtgustave. Attaque du 60e sans résultat.*

« *18 mars.* — ... L'après-midi, *attaque sur le bois de la Caillette et à la Carrière, sans succès.* »

Cette croupe de Vaux devient l'effroi du soldat allemand : un malheureux trahit dans une courte carte une sorte d'égarement :

« *Le 24 mars 1916. Devant le fort de Vaux. Je n'ai pas besoin d'en écrire davantage. Tout le reste se comprend. Je*

veux cependant avoir de l'espoir. C'est amer! bien amer! Je suis encore si jeune! A quoi bon? Que sert de prier, de supplier? Les obus! les obus! »

Moins pathéthique, encore qu'énergique en ses expressions, un officier du 6e réserve écrit de la même croupe de Vaux à un de ses camarades du 202e réserve, le 3 avril :

« Par l'état ci-joint (1), vous pouvez vous faire une idée de la situation chez nous *parce que le corps des officiers est entièrement renouvelé.* Les pertes du régiment sont assez élevées, *car sa position (plateau de Vaux) est assez dégoûtante.* Nos bataillons se relèvent entre eux, *mais les positions de réserve et de repos reçoivent, à quelques exceptions près, autant d'obus que la première ligne.* »

Le froid continue à sévir, et ce qui en aggrave la rigueur (il n'y a qu'une voix), on est mal nourri, parfois même privé de tout aliment. Un homme du 44e régiment d'artillerie de campagne s'en plaint amèrement : « La nourriture laisse à désirer. Pas de pain et pas d'aliments gras ». Et d'Allemagne (Strassburg, Prusse, le 20 mars), on écrit : « Tu nous écris que vous avez dû *sucer de la neige tellement vous souffriez de la faim.* » On plaint le pauvre, en ne lui donnant que cette consolation peu réconfortante : « Mais crois-tu qu'il en est autrement ici, car ici on ne peut rien avoir. »

Les combats, cependant, suivent leur cours. L'artillerie française continue à faire de la casse. Un

(1) Un état est en effet joint à la lettre, d'après lequel, sur 45 officiers du 6e Res. Rgt., 24 auraient été atteints.

homme qui a été de l'assaut de la cote 265 écrit le 23 mars : « Dès les premiers bonds les projectiles se mirent à siffler au-dessus de nos têtes. Nous reçûmes un feu terrible de mitrailleuses et d'artillerie au moment où nous nous lancions à l'assaut de la hauteur 265, en poussant des *hurras*, nous enlevâmes les premières tranchées. *Malheureusement, nous y subîmes des pertes assez fortes. De mon escouade qui comprenait dix-neuf hommes, il n'en reste plus que trois*... Celui qui s'en tire avec un *Heimatschuss* (1) peut dire qu'il a de la chance, car maints camarades y laissent aussi la vie. » Un revenant de Russie est terrifié par ce feu : « Je suis de nouveau en campagne, écrit-il le 3 avril, mais sur le front occidental. *En Russie, c'était un jeu d'enfant à côté du feu d'artillerie d'ici.* »

On comprend que l'empereur et le kronprinz sentent, vers le 1er avril, le besoin de remonter les soldats. A cette date, le mitrailleur du 87e assiste à une inspection par le souverain et son fils. L'empereur prononce une allocution qui se termine par ce mot singulièrement profond : « *Quand l'ennemi sera abattu, nous aurons bientôt la paix*. » De cette inspection passée à Marville, nous avons un autre compte rendu, dans la lettre (2 avril) d'un soldat de la 21e division, qui ajoute que l' « *empereur est devenu très vieux* » — le discours semblant d'ailleurs en témoigner.

Reste, « pour avoir bientôt la paix », à « abattre l'ennemi ». Or les lettres et carnets continuent à ré-

(1) Littéralement : blessure qui ne fait que vous renvoyer chez vous (*heimat*).

véler chez les soldats allemands la plus amère déception. Deux lieutenants échangent leurs impressions : le lieutenant B..., du 32e réserve, écrit au lieutenant W..., du 82e réserve, le 29 mars : « Votre position n'est certainement pas des plus agréables, mais notre régiment n'est pas mieux partagé et *l'artillerie ennemie nous inflige de lourdes pertes* (près de Douaumont). » Le mitrailleur du 87e qui, le 6 avril, a été porté « à la position de première ligne à gauche de Douaumont », signale que, le « 8, l'attaque a été étouffée par le violent tir des Français » et, le 14, il écrit mélancoliquement : « Aujourd'hui mon dix-neuvième anniversaire. Comment me faut-il le célébrer! Par la pluie et le feu de l'artillerie, blotti dans un trou sous terre comme une taupe. *N'avoir que dix-neuf ans et être en guerre depuis dix-sept mois!* Où serai-je bien pour célébrer mon vingtième anniversaire? » En attendant, il est fait prisonnier le 15.

Le soldat S..., du 80e régiment, n'estime pas plus que ses camarades le séjour de la rive droite. « ... Nous sommes, ici, écrit-il le 11 avril, dans un *trou d'enfer* : feu d'artillerie jour et nuit. Hier un obus est tombé tout près de l'église et du coup trois hommes tués et neuf blessés. Tu aurais dû les voir courir. *Si seulement cette malheureuse guerre prenait fin! Pas un homme raisonnable ne peut justifier une pareille tuerie d'hommes...* Nous sommes en ce moment au nord-est de Verdun, *certainement une situation bien délicate.* Ce matin ils nous ont enfumés avec des obus à gaz et autres choses infâmes : kultur!... *Bien que nous ne soyons pas depuis longtemps en position, nous en avons plein le nez* (*die Nasse woll*) *et aspirons à la paix et nous voudrions*

envoyer au front tous ces messieurs qui sont cause de la guerre et y trouvent encore de l'intérêt! S'il en était ainsi, nous aurions la paix depuis longtemps. »

On n'est pas beaucoup plus heureux sur la rive gauche où, arrêté sur la rive droite, l'Allemand a reporté son principal effort. Le bois des Corbeaux a été le « tombeau » de maints régiments : le Mort-Homme (dont le *communiqué* du 15 mars a annoncé la prise) continue à opposer une infranchissable barrière à la ruée allemande. Et, chose intéressante, c'est un officier allemand lui-même qui vient donner au *communiqué* mensonger le plus formel démenti. Il s'agit du lieutenant R..., du 71e de réserve, tué devant le bois des Corbeaux le 9 avril. La veille, il a écrit :

« Mon cher Walter... Je suis assis en ce moment dans mon trou et je pense à toi. Ah! quelle différence entre le séjour ici et la vie en Allemagne. Depuis huit jours, je suis dans la saleté sans pouvoir me laver. Nonowow n'était pas bien agréable, *mais ici dans cet enfer devant Verdun, c'est d'une mortelle tristesse*. Demain notre régiment attaque entre le bois des Corbeaux et le Mort-Homme, *que d'ailleurs les Français occupent toujours et où ils ont d'excellents observatoires*. Le cercle autour de Verdun se referme un peu, *mais mon opinion fondée sur l'extrême précision du tir de l'artillerie française et la quantité innombrable de leurs canons*, *est que nous ne prendrons pas Verdun. Cela coûte trop d'hommes. Pour l'avoir, il nous faudrait des mois de combat.* »

Ne quittons pas le corps des officiers. Le lieutenant H..., du 81e, fait écho — sur la rive droite le 15 avril

— au lieutenant S..., sur la rive gauche. Sa lettre mérite d'être tout entière transcrite ici.

« *En campagne, le 15 avril 1916.*

« Mes chers parents,

« Vous attendez probablement avec impatience un signe de vie de moi. J'espère que cette lettre vous parviendra, mais il n'est pas facile ici de mettre ses lettres à la poste.

« Mon beau temps d'officier de liaison avec le régiment 56 est passé depuis plusieurs jours. *Nos pertes en officiers sont assez considérables*, de sorte qu'il a fallu que je prenne la 8ᵉ compagnie comme commandant de compagnie. Je me trouve actuellement avec ma compagnie en toute première ligne, accroupi dans un tout petit trou de boue qui doit me protéger contre les éclats des obus ennemis *qui arrivent sans arrêt. J'ai déjà vu bien des choses, mais jamais encore je n'ai connu la guerre avec un caractère effroyable aussi indescriptible.* Je ne voudrais pas vous en faire une description détaillée, car je vous inquiéterais inutilement. *Nous sommes jour et nuit sous un tir d'artillerie effroyable. Les Français font une résistance monstrueusement opiniâtre.* Le 11 avril, nous avons fait une attaque pour prendre les tranchées françaises. Nous avions commencé par faire une préparation d'artillerie très considérable, pendant douze heures, puis l'attaque d'infanterie s'est déclenchée, mais *les mitrailleuses françaises étaient absolument intactes, de sorte que la première vague d'assaut a été immédiatement fauchée par le tir des mitrail-*

leuses, dès qu'elle a eu quitté la tranchée. En outre, les Français ont déclenché à leur tour un tel tir de barrage d'artillerie, qu'il ne fallait pas songer à une attaque. Nous voici maintenant dans la tranchée de première ligne, à environ 120 mètres des Français. Le temps est lamentable, froid et pluie continuels, je voudrais que vous voyiez en quel état je suis, bottes, pantalon, manteau, trempés et couverts d'une couche de boue d'un pouce.

« *Tous les chemins sont pris sans arrêt sous le canon par l'artillerie française, si bien que nous ne pouvons même pas enterrer nos morts.* C'est lamentable de voir ces pauvres diables gisant morts dans leurs trous de boue. Tous les jours nous avons des tués et des blessés. Ce n'est qu'en risquant des existences qu'on peut faire mettre les blessés en sûreté. Il faut aller chercher le repas à 3 kilomètres en arrière aux cuisines roulantes, et là aussi il y a danger de mort. Nous avons tous les jours des tués et des blessés parmi ceux qui vont chercher le repas, *si bien que les gens aiment mieux souffrir de la faim que d'aller chercher à manger. Dans la compagnie, presque tout le monde est malade.* Être à la pluie toute la journée, complètement trempé, dormir dans la boue, être nuit et jour sous un bombardement effroyable, et cela pendant huit jours et huit nuits consécutifs, *cela brise complètement les nerfs.* Au point de vue santé, je vais encore assez bien. J'ai les pieds complètement trempés et gelés et un froid colossal aux genoux.

« J'espère que j'aurai le bonheur de sortir vivant d'ici, *je me le souhaite, car on ne peut même pas y être enterré proprement.*

« Ne vous tracassez pas inutilement à mon sujet, il faut tenir. Adieu, envoyez aussi ma lettre à Willi. Il pourra vous la renvoyer ensuite.

« Meilleures salutations à tous.

« MAX (1). »

Le soldat S..., du 208ᵉ, est encore plus amer et devient même violent.

« *En France, le 15 avril.*

« ... Tu ne peux t'imaginer à quel point j'ai parfois assez de la vie, *car ici on nous fait trimer suivant toutes les règles de l'art. On n'a pas de repos jusqu'à ce qu'on tombe le nez dans la boue. Quelle dérision* quand on lit dans les journaux : « nos chers soldats (*Feldgrauen*) » . *Si vous saviez à quelles épreuves ils sont soumis et embêtés encore par-dessus le marché, on ne vous servirait pas de pareilles histoires.* Hier il faisait encore un temps affreux et nous étions transpercés jusqu'aux os. *Alors on a dit : Pourquoi ne chantent-ils pas aujourd'hui? Et dans notre misère, il a fallu encore chanter.* »

Ce chant par ordre, quelle lueur il jette sur ces malheureux et la mentalité de l'armée ennemie ! « Mon patriotisme s'accroît! » écrit avec une ironie amère un soldat du 172ᵉ d'infanterie, dès le 28 mars, après

(1) J'ai vu interroger le lieutenant H... : c'est un grand et gros jeune homme qui n'avait certes point l'apparence d'un gaillard facilement démoralisable.

l'énumération d'atroces misères. Les mêmes misères, je les trouve exposées dans une lettre toute récente écrite le 31 mai, des pentes du Mort-Homme, par un homme du 35e régiment : « C'est à en devenir complètement fou, conclut-il » ; et encore : « Ici au Mort-Homme, c'est certainement la position la plus mauvaise de toute la zone des armées. *Et combien de victimes cela a-t-il déjà coûté et coûtera-t-il encore!* »

Je m'arrête : que de lettres il faudrait maintenant insérer ici! C'est tantôt une phrase sur les terribles blessures causées par les éclats de nos obus « coupants et très chauds » (Soldat du 201e réserve, du 18 avril), tantôt une plainte amère sur la « grêle d'obus » tombant jour et nuit, et transformant le terrain, où le soldat M..., du 39e réserve, griffonne sa carte, en un champ « de ruines et de mort ». Et M... ajoute : « Je me figurais que je ne partirais pas et voilà que je suis envoyé justement *où c'est le plus terrible.* » Faut-il citer aussi la lettre du 28 avril d'un soldat du 39e réserve qui est « avec le médecin, en réserve », mais voit avec tristesse arriver les blessés et partir une foule de malades. « Nous avons continuellement des pertes, toutes par l'artillerie... En outre il n'y a rien à faire avec nos troupes maintenant. Nous avons beaucoup d'évacués pour maladie : typhoïde, dysenterie, etc... »

Plaintes sur la nourriture, dont parfois on est totalement privé. (« Nous avons chaque soir la moitié d'un verre à boire de café, » écrit le 11 avril un homme du 39e réserve), plaintes sur les « nerfs irrités », les « nerfs malades », les « nerfs absolument brisés », plaintes sur l'artillerie française encore, qui, non seulement fait subir de grosses pertes en avant et en

arrière, mais encore (lettre d'un *Muskettier* du 20e régiment, du 28 avril) bouleverse tous les travaux : « *Tout ce que nous construisons est aussitôt démoli par l'artillerie.* »

A mesure que la bataille s'avance, sans avancer, la démoralisation s'aggrave, se traduit dans tous les termes et dans tant de lettres qu'il me faut choisir.

« *29 avril 1916.*

« Mon cher beau-frère,

« ... Je suis maintenant depuis quelque temps à l'hôpital pour ma maladie de cœur ; j'ai pris part à l'offensive devant Verdun et cela m'a tapé sur les nerfs... Il m'est impossible de te décrire la bataille devant Verdun telle qu'elle a été et qu'elle est en réalité. Il n'y a jamais eu, sur aucun théâtre d'opérations, une lutte d'artillerie pareille à celle qui s'est déchaînée là... *Nos trois batteries ont perdu plus de trois cents hommes tués ou blessés en sept semaines, alors que pendant tout le reste de la guerre elles en avaient perdu à peine cinq cents*... (Lettre du conducteur G... à l'hôpital de Berncastel, au soldat X... du 78e réserve.)

« *Devant Verdun,* sans date.

« Je vous fais savoir que je suis encore en bonne santé, bien *qu'à moitié mort de fatigue et d'effroi*. Je ne peux pas vous écrire tout ce que j'ai vécu ici, cela a

dépassé de loin tout ce qui avait eu lieu jusqu'à présent. *En trois jours environ, la compagnie a perdu plus de cent hommes*, et bien des fois je n'ai pas su si j'étais encore vivant ou déjà mort... J'ai déjà abandonné tout espoir de vous revoir. Celui qui sortira d'ici entier pourra remercier Dieu... »

(Lettre saisie sur un blessé allemand du 56e réserve.)

« *Devant Verdun, 30 avril.*

« Je suis depuis le Vendredi Saint devant Verdun. C'est effroyable. Nous avons eu déjà beaucoup de pertes. Nous sommes sur le penchant d'une montagne dans des trous... C'est parfois épouvantable. *On dirait que la montagne s'écroule*... Les cuisines sont à deux heures de chemin en arrière. *Pour Pâques nous n'avons rien eu à manger ni à boire, si ce n'est la moitié d'un quart de café*. De l'eau, il n'y en a plus une goutte ici, *mais maintenant la ration de café augmente un peu, car notre nombre diminue de plus en plus*... »

Je crois bien que le cri du chasseur L..., de la 1re compagnie du 11e bataillon, est dans bien des bouches : « J'en ai par-dessus la tête. » Il ajoute énergiquement : « *Ce fumier-là aura bien une fin*. » On sourira de la conclusion imprévue que tire un soldat du 56e réserve (9e compagnie) plus illusionné : « *Il faut espérer que le Français réfléchira bientôt et fera la paix ; alors notre plus grand souhait sera accompli*. »

Et voici, pour finir, une des dernières lettres trouvées sur un soldat et datée du 6 mai :

« Ce sera sans doute la dernière fois que je vous écris, *car on nous conduit à l'abattoir.* »

Est-il besoin, après ces quelques lettres prises entre tant d'autres, de donner les extraits d'interrogatoire qui, tous, confirment ces témoignages. Je n'en citerai que quelques traits entre mille.

Un officier aviateur, le lieutenant L..., capturé le 30 avril, ne montre pas trop de démoralisation personnellement, mais il s'incline sans barguigner devant la supériorité de notre aviation : « Lorsque j'ai été attaqué par votre Nieuport, j'ai nettement compris que j'étais perdu : devant la souplesse de ses évolutions, j'ai eu la très franche sensation, non seulement de notre infériorité, mais encore de notre impuissance. Votre Nieuport est une merveille, bien supérieur à notre Fokker : il est un objet d'envie pour nos pilotes, qui le redoutent et s'écartent quand ils n'ont pas la supériorité numérique. » Interrogé sur les pertes éprouvées par les aviateurs, le lieutenant a un geste de découragement : « *Ach Gott! Furchtbar gross.* (Hélas! terriblement élevées) », soupire-t-il.

Quant aux prisonniers, tous se lamentent sur les pertes subies par le fait de notre artillerie ; ils décrivent les combats autour de Douaumont, devant Vaux, au bois des Corbeaux, au pied du Mort-Homme, comme autant de « massacres ». Plusieurs affirment que devant la mort presque certaine, le nombre est croissant des hommes qui se font porter malades la veille des combats. « Les officiers feraient de même, dit le compte rendu d'un interrogatoire de soldats du 28e Ersatz bavarois, et il resterait actuellement, à la 12e compa-

gnie, un officier sur quatre. » Des Polonais du 60e régiment donnent, eux, les noms : « la veille d'un engagement à l'ouest de Vaux, le 10 avril, le major B..., commandant le régiment, et le capitaine G..., commandant le 3e bataillon, se sont fait porter malades ». Des grenadiers du 3e régiment, 12e compagnie, racontent avec une grande aigreur que « le capitaine commandant la compagnie, très dur avec les hommes, s'est fait porter malade le 22 avril, en arrivant aux tranchées ».

D'ailleurs, hécatombe d'officiers, à commencer par le général von Riemann, commandant la 22e division, tué par un de nos obus sur le pont de Brabant-sur-Meuse.

Les pertes sont d'ailleurs effroyables : je ne citerai que quelques témoignages. Un soldat du 8e grenadiers a écrit de Benzheim, le 26 février : « J'ai été blessé le 24 février devant Verdun. Nous avons eu de durs combats et de lourdes pertes. Notre commandant de compagnie a été tué et les trois Zugfuhrer (commandants de sections) ont été blessés. » Un autre soldat écrit : « Du 21 février au 12 mars, j'ai pris part à l'attaque de Verdun. .. Nous, c'est-à-dire une compagnie, étions partis avec 210 hommes et nous sommes revenus avec 30 », et il ajoute : « *Savoir s'il y aura la paix si Verdun tombe, c'est encore douteux*. » Or, c'est pour la paix qu'on se jetait à l'assaut.

Est-il étonnant qu'un prisonnier du 130e régiment, décrivant après tant d'autres le moral en baisse de ses camarades, ajoute : « *Ce sont des combats stériles devant Verdun qui ont déprimé les courages* » ?

Les officiers du 11ᵉ chasseurs parlent de nouveau de recourir au revolver contre leurs hommes, de jeunes soldats de la classe 1896 ayant refusé de sortir des tranchées.

On essaie, en haut lieu, de remonter les courages : généraux, princes, l'empereur lui-même, se répandent en harangues et proclamations.

Un ordre de l'armée parle « d'un arrêt momentané de la lutte pour repartir ensuite à de nouveaux combats », car il faut prendre Verdun « cœur de la France », a dit le kronprinz, ce qui indique chez ce prince une médiocre connaissance ou de la géographie ou de la physiologie. Les hommes, dit un soldat du 8ᵉ régiment, ont souri de l'expression, se demandant « comment le cœur de la France pouvait se trouver à Verdun ».

L'empereur, passant en revue la 21ᵉ division, s'est écrié : « La décision de la guerre de 1870 a eu lieu à Paris. *La guerre actuelle doit se terminer à Verdun par une victoire essentielle* (*Wesentlicher Sieg*) » et le général von Deimling, devant les troupes du XVᵉ C. A., dans la région de Norroy-le-Sec, a prononcé, le 14 avril, une allocution vibrante : « Le XVᵉ corps d'armée s'est déjà distingué ; il faut encore faire un effort pour prendre Verdun, *âme de la France*. Nous n'avançons que lentement, mais nous l'enlèverons certainement. Nos femmes, nos enfants, nos parents le veulent. *Les Français défendent Verdun avec acharnement*. Ils ont déjà engagé 38 divisions et ceci prouve toute l'importance qu'ils attachent à la place, mais nos vaillantes troupes seront victorieuses *et les hommes du XVᵉ corps pourront être fiers en rentrant dans leurs foyers de dire qu'ils ont participé à la prise de Verdun*. »

Cette harangue, de style napoléonien, à laquelle il ne manquait qu'une chose : Austerlitz, n'a pas produit grand effet.

La troupe ne croit plus, nous allons le voir, à la prise de Verdun, et la population civile de l'Allemagne, déçue, ne dissimule pas sa cruelle déconvenue.

IV

LA DÉCEPTION

« *Ittlingen, 2 mars 1916.*

« ... Nous sommes très inquiets, car nous pensons que tu es aussi près de Verdun : *là-bas, tout le monde est tué (Alles Kaput) et il ne faut pas songer le moins du monde à percer.* Les Français ne sont pas des Russes et on ne peut pas vaincre leur artillerie. *Tout ce que les journaux racontent, personne ne le croit plus.* Il n'y aura pas de décision, car chez les Turcs non plus, cela ne va pas... Par quelles épreuves tu as dû passer et rien à manger !... *Au début ce n'était qu'un cri au sujet de nos grands succès.* Mais c'est bien calme maintenant comme succès et l'on reste interdit, car les Français annoncent qu'ils ont repris le fort de Beaumont *(sic)*... *Quelques braillards s'imaginaient que Verdun tomberait en quelques jours.* Oui, s'il n'y avait pas l'artillerie française ! *Il ferait bon marcher sur Paris, s'il n'y avait pas les Français en travers de la route!* »

Déjà la déception est formelle et l'aigreur de la déconvenue donne de l'esprit à ce bourgeois d'Ittlingen, mais un esprit bien peu conforme à « l'incomparable discipline » .

« *Strassdorf, 6 mars.*

« Malheureusement, nous apprenons que tu es devant Verdun... Ce doit être effroyable de tenir ainsi sous le feu des obus. Les journaux français eux-mêmes écrivent qu'être à Verdun maintenant, c'est pire qu'être en enfer ; *et pourtant, depuis plusieurs jours, on dit que vous n'avancez plus. Les Français et les Anglais se défendent évidemment jusqu'à la dernière limite.* »

« Vous n'avancez plus. » Huit jours avant, l'Allemagne illuminait pour la prise de Douaumont. Déjà on s'impatiente. Le 6 mars! et les lettres vont nous mener à la fin de mai, sans qu'il n'y ait plus lieu d'allumer un lampion ; au contraire. Les lauriers sont coupés.

L'heure des grands espoirs a été brève, plus brève encore l'heure des grandes ivresses.

A part quelques lettres que j'ai citées plus haut, je ne trouve plus, à partir du milieu de mars, que des lettres inquiètes, mécontentes, grondantes, bientôt affolées.

Dès le 5 mars, on écrit de Berlin-Rummelsburg, « que le fils, soldat, a perdu tout courage », et on ajoute : « *Il serait vraiment grand temps que ces terribles massacres finissent.* » Verdun apparaît à tous comme *un trou d'enfer;* sans aucune pudeur, un soldat de la marine écrit, le 20 mars, d'Héligoland, à un camarade, le sous-officier K... (du 99e) devant Verdun : « Tu es vraiment un enfant de malheur *(Ungluckpilz)* : te voilà devant Verdun... Moi j'ai un bonheur

de cochon *(Schweinglück)* de m'être trouvé une semblable petite place... Nous ne sommes plus que quatre ici, mais chacun de ceux-là a trouvé sa petite embuscade », et il ajoute, fort sceptique : « *Penses-tu que cette attaque de Verdun soit sérieuse? Je pense que nous allons encore nous cogner le crâne contre la forteresse et que nous allons encore verser bien du sang.* » Même sentiment dans une lettre de Buddenbrock du 23 : « *Avant que vous ne l'ayez enlevée (Verdun), il faudra que plus d'un y laisse encore la vie.* Ce matin encore, il est arrivé une nouvelle annonce de mort. » Ces « annonces de mort » se multiplient. Les journaux allemands, tout en publiant des nouvelles rassurantes, sont obligés (l'expression a toute sa valeur) de faire la part du feu. « *Est-ce vrai,* écrit-on le 24 mars d'Hindenburg, *que vous avez eu d'aussi grosses pertes comme on le dit dans les journaux?* » Et, dit un correspondant du soldat K..., du 19e (d'Adelsdorf, le 19), à quoi bon ce sacrifice, « puisque la forteresse n'est pas tombée entre nos mains » ?

Déjà les esprits s'aigrissent : « *Ce n'est pas,* écrit-on de Francfort le 23 mars, *une belle chose que de se laisser estropier pour un peu de patriotisme.* Je prévois que nous marchons *vers un avenir très sombre.* Dans trois mois, les Anglais nous opposeront encore de nouvelles forces armées avec leur patriotisme, sans compter qu'un nouvel ennemi menace l'Allemagne (les États-Unis). » « Que dis-tu, écrit-on de Brockau, de ce nouvel ennemi encore? *C'est véritablement effroyable... Si cela continue, qu'allons-nous devenir?* » A Leipzig, on regarde avec désespoir, le 27 mars, partir un gros contingent pour le 106e. « Les 106 doivent avoir encore eu de bien

grosses pertes. *Espérons que cette cochonnerie finira bientôt.* » Et le ton montant avec l'exaspération : « *On devrait refuser de marcher, et cela serait la fin. Les grands n'ont qu'à se débrouiller tout seuls. Après tout, cela nous est bien égal d'être Français, Anglais ou Russes.* Ici c'est une *vraie* misère. Si ça continue quelque temps, il y aura ici un sérieux grabuge. »

Deutschland uber alles!

Je passe sur une demi-douzaine de lettres de la fin de mars sur le thème formulé par l'une d'elles (de Morsbach, 29 mars) : « Pourquoi et pour qui les pauvres gens doivent-ils donc se laisser immoler ? »

Les plus mauvais bruits circulent :

« *Niederdorla, 30 mars.*

« ... On raconte ici que les soldats auraient déposé leurs armes en disant qu'ils ne voulaient plus combattre avec de la marmelade pour nourriture (1). *Je ne peux pas leur donner tort,* si cela est vrai... Il en est venu un ici (un soldat) Il disait que la guerre pourrait se supporter encore s'il n'y avait pas de grandes injustices qui sont intolérables. » Et voici une note intéressante : « La misère dans le pays est très grande. *En France, il ne peut en être ainsi,* car les prisonniers qui sont chez Karl Müller reçoivent des envois même de leurs compagnies. *J'en tremble quand je vois ces gaillards.* »

(1) J'ai passé sur quantité de passages de lettres de soldats ayant trait à cette question de la marmelade. Les hommes écrivent souvent : « C'est la guerre de la marmelade. » Je pourrais résumer le point de vue alimentaire qui absorbe tant de gens par cette formule : « Trop peu de saucisses à l'arrière, trop de marmelade à l'avant. »

On sait, par les lettres de soldats, qu'ils sont, eux aussi, peu nourris. « Ce serait épouvantable, écrit-on d'Essingen (Wurtemberg), le 31 mars, si au front il vous fallait souffrir de la faim à côté de tant de fatigues que vous avez à supporter » et, le 10 avril : « Il n'est pas étonnant, avec la nourriture que vous avez, que tu ne te débarrasses pas facilement de ta diarrhée, et puis, la marmelade, ça doit relâcher... Hier un soldat nous a raconté que, sur le front, un soldat est passé chez les Français, mais, avant, il a suspendu sa croix de fer aux fils de fer et il a écrit à côté : « *Je ne veux pas me* « *battre pour de la marmelade.* »

L'historiette est un peu basse : racontée par une épouse à un soldat du front, elle est presque une invite. L'invite se formule plus nettement dans une lettre du 14 mai adressée au vizefeldwebel Z..., du 7e régiment de la garde, par sa femme : « Car vous aussi vous souffrez de la faim. *Jetez bas vos armes.* » D'ailleurs l'invite est parfois entendue, plus même que ne l'attend la correspondante. « D'après tes lettres, je vois que vous en avez tous assez; je le crois... *Mais tu nous écris que vous voulez vous faire faire prisonniers,* cela nous a causé une grande émotion. » Et voici que se fait jour un sentiment que je vois bientôt se formuler dans bien des lettres : la rancune contre le riche qui s'embusque.

« *19 avril 1916.*

« Mon cher mari,

« C'est épouvantable; *les hommes sont rabattus par force comme à la boucherie;* naturellement, ce ne sont que les pauvres, car les riches ne vont pas si loin à

l'avant. Au commencement de la guerre, on lisait dans les journaux que tel ou tel riche avait été tué, mais maintenant il n'y a plus que les pauvres qui tombent au champ d'honneur. *Merci pour l'honneur! Vous autres, là-bas, vous faites démolir et nous, à l'intérieur, nous mourons de soucis et de chagrins pour vous.* » Une autre correspondante écrit dans une note assez voisine, de Hünfeld, le 13 avril : « ... *De ceux qui ont causé la guerre, aucun ne meurt.* »

On voit partir avec tristesse, parfois avec désespoir, les jeunes hommes comme les « vieux » :

« Je m'attends à chaque instant à être incorporé, écrit un homme de Rummelsburg (Berlin), le 8 mars, ce que j'attends sans aucun plaisir. Ici, pourtant, la vie n'est pas belle non plus. » Cet aveu dépouillé d'artifices, d'autres le feraient, car de Hagen (Westphalie), on écrit, le 5 mars, à un homme du 56e régiment : «Avant-hier et hier sont de nouveau partis 4 000 hommes, mais *il aurait fallu que tu voies comme ils étaient tristes tous !* » Un patriote assez exalté, et par là peu suspect, doit, le 20 mars, à Bojanowo, avouer que 500 hommes étant partis dans les premiers jours du mois, et 300 hommes quinze jours plus tard, ceux qui faisaient partie du premier transport sont partis avec grand enthousiasme » (c'était au lendemain des « colossaux succès »), mais que « l'on ne peut en constater autant chez les derniers » . Le capitaine Langner, ayant harangué ces jeunes gens, leur a dit entre autres choses « que c'était un devoir envers la patrie que de mourir au champ d'honneur plutôt que de finir sur un grabat » ; ce bon citoyen ajoute tristement : « En cela on ne peut

que lui donner raison, mais ce n'était pas le sentiment de tous. »

Les départs succèdent aux départs. On écrit de Wiebelsbach : « Les jeunes gens de dix-huit ans ont dû tirer au sort... Cela ne s'arrêtera pas jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne » ; de Wiesbaden : « Les jeunes gens de dix-huit ans sont déjà incorporés ; ceux de dix-sept ans ont dû se faire inscrire sur les listes de recrutement » ; de Kl. Ringe (Westphalie) : « On revise et incorpore de nouveaux hommes » ; de Stammham (Bavière) : « Tu me demandes s'il y a encore des jeunes gens ici : malheureusement ceux de dix-huit ans ont dû être incorporés le 4 avril. *Il n'y a plus que* de *tout jeunes gens ou des vieux comme moi.* » De Hambourg : « Maintenant, toute la classe 1916 s'en va au front ; samedi dernier, plus de 4 000 hommes sont partis d'ici. Quand tout cela finira-t-il? » Et le 19 avril : « Ceux de la classe 1897 partent demain. » Ces enfants font pitié : « Il faudra leur donner des jouets », écrivait-on déjà le 31 janvier. Le patriote de Bojanowo, lui-même, ne peut s'empêcher de s'apitoyer ou de sourire devant la façon dont, par ailleurs, on racle les tiroirs : « Même mon cousin de Charlottenburg qui, dans le sens le plus strict, n'est qu'un soupçon d'homme *(ein Gedanke von Gestalt),* a dû y passer... Et le petit Max L..., le tailleur, *la dernière levée de l'Allemagne,* a été déclaré bon pour le service de garnison. »

Aussi, un citoyen d'Alsfeld regarde-t-il avec « pitié » les hommes qui, s'acheminant à la bataille, cantonnent dans la ville : « Il y a parmi eux des figures à faire pitié. *Aucune comparaison avec nos beaux hommes de l'active de 1914 !* »

Tous les huit ou quinze jours, l'Allemagne apprend un « colossal succès » obtenu par « l'incomparable armée » . Beaucoup y sont encore pris : presque tous les Allemands ont cru que Douaumont avait été emporté par la « ruée ardente des régiments brandebourgeois » , encore que l'état-major sache qu'il n'en est rien ; toute l'Allemagne a cru que le fort de Vaux avait été emporté par les Posnaniens de Guretsky, alors que oncques Posnanien ni autre Germain ne mit, en ce mois de mars, le pied dans le fort de Vaux ; toute l'Allemagne a cru que le Mort-Homme était entre les mains de ses troupes depuis le milieu de mars, alors que nous avons vu le lieutenant Reck affirmer, dans sa lettre du 9 avril, que « les Français l'occupaient toujours » . Toute l'Allemagne a cru encore un instant, le 26 mars, que « Verdun étant incendié » et les Français « cernés » , la ville serait bientôt « complètement à elle » .

Mais déjà, au commencement d'avril, le scepticisme devient général. Les nouvelles qui viennent du front ne justifient guère l'optimisme inouï des journaux. Un soldat du 125ᵉ landwehr a déclaré le 18 avril : « *L'opinion, à propos de Verdun, est que si la place avait pu être prise, elle le serait depuis six semaines.* » Et, de fait, après la lettre du 26 mars, où une bonne âme voit dans l'incendie réjouissant de Verdun l'indice de cette « prochaine entrée » , dont parle, le 20 mars, le patriote de Bojanowo, je ne vois plus une seule lettre où perce le moindre espoir qu'on entrera à Verdun.

Un Alsacien évacué de Mulhouse écrit le 24 avril : « ... La jactance des officiers allemands à Mulhouse a beaucoup baissé. On ne parle plus de victoire, mais on

espère encore une paix honorable. Quant à la troupe, elle est tout à fait démoralisée et aspire à une paix rapide. » Toutes les lettres d'avril justifient ce dernier trait. On aspire à ce point à la paix, que l'annonce de l'entrée en scène des États-Unis provoque chez certains un singulier sentiment : « Combien pourtant on pourrait être heureux, si ce n'était cette guerre idiote. *Et maintenant que les Américains aussi veulent commencer à faire la guerre, la paix ne tardera pas à se faire.* » Un correspondant du Cap, S..., se contente de ricaner amèrement à ce sujet : « Voilà que l'Amérique s'en mêle aussi. Toujours plus, pour que la douzaine soit maintenant au complet. »

« Combien de temps la guerre va-t-elle durer encore? écrit-on, le 26 avril, de Berlin. Certains disent jusqu'en 1920. Mais il n'y aura plus un homme, et nous serons morts de faim. Le prédicateur a dit que, dans cent ans, les dettes ne seraient pas encore payées, que personne ne pouvait en faire le compte et que personne ne serait vainqueur. N'est-ce pas effroyable? »

Si les prédicateurs eux-mêmes se démoralisent, les soldats de l'intérieur ne sont pas plus encourageants; mais le soldat du 208ᵉ réserve, qui, de son dépôt, écrit à son camarade du 1ᵉʳ Ersatz btn du 82ᵉ d'infanterie, n'a pas le style ecclésiastique : « Allons, mon cher Gustave, tâche toujours de t'en bien tirer, défile-toi toujours, ne fais pas d'action d'éclat *(Keine Bravourstucke)*, ch.. sur ta Croix de fer, ce sera bientôt fini. »

Le 19 avril, une lettre au lieutenant A... du 172ᵉ régiment, datée d'Offenbourg (Bade), contient cette

phrase : « *La masse du public a une attitude de plus en plus indifférente vis-à-vis des événements de la guerre, et s'occupe bien plus de ses soucis économiques.* »

C'est que, pendant que de jour en jour la grande victoire de Verdun paraît aux uns plus vaine, aux autres plus hypothétique, on « se bat pour le pain quotidien ».

V

LA « LUTTE POUR LE PAIN QUOTIDIEN »

« *Je ne peux plus vivre cette vie-là ; je ne peux pas résister à cette lutte pour le pain quotidien.* »

C'est le cri de désespoir par lequel se termine, le 13 mars, la lettre d'une femme de Linden (Hanovre), à son mari (1). Pas un instant il n'y est question des « grandioses succès » de Verdun. La guerre en France devient le cadet des soucis, surtout lorsque, vers le milieu d'avril, le scepticisme commence à gagner l'opinion. Ce scepticisme se traduit dans plusieurs lettres dont il suffira de citer deux extraits. Je choisis la lettre d'un soldat évacué qui, cependant, se proclame « optimiste » : « *Seuls quelques optimistes incorrigibles,* — dont moi — écrit ce soldat à son lieutenant le 19 avril (d'Offenbourg), se promettent de la chute

(1) Nous avons vu certaines bonnes âmes s'attendrir sur ces lamentations. Il ne s'agit nullement ici d'en triompher, à plus forte raison d'y chercher un sujet de raillerie. Rappelons ici simplement que la guerre de 1870-1871 ne se termina que par la capitulation de Paris, que Paris ne fut point emporté par les Allemands, mais réduit à céder par une atroce famine. Rappelons que le prince de Bismarck — avec maints Allemands — plaisantait férocement de la faim à laquelle on réduisait les Parisiens et que Richard Wagner en fit le sujet d'une grossière composition. Rappelons enfin que cette guerre a été voulue par l'Allemagne tout entière — y compris ceux qui aujourd'hui en geignent — et menée à l'approbation du pays tout entier, avec une cruauté jusque-là inouïe.

prochaine, il faut l'espérer, de Verdun, un effet bienfaisant sur les esprits en France. Autant que je vous connais, monsieur le lieutenant, *vous ne partagez probablement pas cet optimisme et vous avez peut-être raison...* » Quant aux pertes, on les tient pour sanglantes, en dépit de l'optimisme officiel et officieux : « Il faut espérer que ce carnage sera bientôt fini, écrit-on le 12 avril de Rudinghausen (Prusse). Ici, dans les journaux, on dit toujours, quand on a enlevé une position : les Français ont éprouvé des pertes sanglantes, les nôtres sont peu élevées. *Mais cela ne peut être vrai;* c'est toujours l'assaillant qui a les plus fortes pertes. »

En réalité, « la masse », suivant l'expression du soldat de tout à l'heure, est « de plus en plus indifférente vis-à-vis des événements de la guerre, et s'occupe bien plus des soucis économiques et autres, qui, il est vrai, ajoute-t-il, sont brûlants ». Si on pense à la guerre, c'est en faisant le plus amer des rapprochements entre « les deux guerres » ; le 23 avril, une ménagère de Dusseldorf écrit au soldat Blumenfeld, du 39e rés. : « Presque chaque jour, *la guerre générale des femmes*. Dans la rue elles se battent comme des chaudronniers. *Vous autres, pauvres diables, vous vous battez sur le front et nous autres femmes, nous nous battons ici pour un peu de manger...* »

Et certains vont jusqu'à entrevoir, après cette « guerre générale des femmes », une « guerre civile » : « Il faut espérer, écrit-on de Crefeld, au sous-officier B..., du 39e réserve, le 24 avril, que la guerre aura bientôt une fin, car si cela continue ainsi, *la guerre finira par éclater dans le civil.* » En attendant, elle semble commencer entre la police et les femmes.

Un instant (c'est assez frappant), les plaintes sur la « famine » ont été plus rares et moins acrimonieuses. C'est entre le 20 février et le 15 mars à peu près ; c'est que les grands espoirs et les nouvelles enivrantes ont produit leur effet ordinaire de morphine. On attend de la prise de Verdun la fin de tous les maux : un chasseur alpin bavarois qualifiera, encore dans sa lettre du 11 mai, Verdun « la machine à saucisses » . C'est un peu bas, mais caractéristique. Mais voici qu'après les premières semaines de mars, l'insuccès est patent. Et dès lors les plaintes recommencent, d'autant plus vives que pendant ces quelques semaines la situation — je compare les lettres de décembre et celles de mars — s'est sensiblement aggravée.

J'ai eu sous les yeux — pour la période mars-mai 1916 — cent lettres où la question des vivres se pose et où la charcuterie occupe une telle place qu'on en sort avec une sorte de nausée. Aussi bien, je n'entends pas entrer dans les péripéties de la lutte pour la saucisse et de la guerre pour les *delikatessen* (delikatessenkrieg), car à la « guerre de la marmelade » dont plaisantent amèrement les soldats, répond la course à la charcuterie qui affole les civils. On pourrait, avec ces cent lettres, dresser un tarif des denrées de toute sorte des Vosges à la Vistule et de la Baltique aux Monts de Bohême ; car de Berlin aux petits villages et d'Essen à Obermanmergau, on n'hésite pas à mettre sous les yeux des soldats des chiffres effrayants ; je renonce à pénétrer dans les détails de ce drame alimentaire et d'ailleurs pathétique. L'Allemand prend fort naturellement au tragique — ayant une forte propension aux points de vue comestibles — une saucisse qui coûte

3 marks 60 la livre et dont, après six heures de queue, une bataille entre femmes, quelques coups de poing et même de plat de sabre, on touche un demi-quart à peine de la main condescendante d'un charcutier.

Je m'arrête à quelques traits en passant, sans sombrer dans l'océan des chiffres. A Berlin (14 mars), « la question des vivres est devenue *épouvantable*. Il n'y a plus ni beurre, ni sucre, ni café. La viande de porc a déjà complètement disparu depuis longtemps et on n'a la permission de fabriquer du chocolat qu'en petite quantité... Les pommes de terre, qui forment le fond de l'alimentation des classes pauvres, deviennent une *délicatesse* et leur prix augmente d'une façon colossale... Finalement il faudra que ce soit les soldats qui envoient du front quelque chose à manger, ajoute le Berlinois, car on répond toujours que tout a été réquisitionné pour l'armée... » D'Eggardkirch, le 15 mai : « Cela ne peut pas durer très longtemps. Il règne une grande misère dans les villes. Ils ont bien des cartes de beurre, mais ils ne peuvent pas trouver de beurre. Il en est de même pour tout. Les pommes de terre sont réquisitionnées. Demain, ce sera le tour du foin et de la paille. Le garde champêtre passera, mesurera et calculera d'après le nombre de têtes de bétail. » De Wilhelmstahl (Westphalie), le 5 mars, on se plaignait déjà que des gens volaient les chiens pour faire leur « pot-au-feu » ; on en fait maintenant des saucisses. De Lippstadt, le 25 mai : « ... On a encore souscrit 10 milliards 500 millions, *mais à quoi sert l'argent quand les vivres manquent?* » De Mayence, le 2 avril, s'élève ce cri, pathétique pour qui a vécu de l'autre côté du Rhin : « *L'Allemagne n'a plus de pommes de terre!* Il

nous faut manger ce que l'on donnait autrefois aux cochons. » « C'est épouvantable, écrit-on de Halle, le 2 avril, tous les jours ne manger que des tartines de compote et de marmelade; on finit par devenir soi-même compote et marmelade. Et *il faut être là à l'heure exacte et s'avancer au pas de parade, sinon l'on n'a rien.* » De Berlin-Treptov, le 6 avril : « Le pain dit « de guerre » qu'il nous faut manger est une masse gluante et brune... C'est une vraie nourriture pour les cochons, mais comme il n'y a pas de cochons pour le manger, c'est à nous de le faire. Quant aux cochons, ils sont actuellement fumés et pendus *dans les lardoirs des riches agrariens...* » De Hambourg, le 11 avril : « Les articles disparaissent l'un après l'autre, jusqu'au moment où il n'y aura plus rien du tout, et alors ce sera la fin. » De Charlottenbourg, le 12 : « Il faut maintenant *faire la guerre pour le sucre comme pour le beurre et une fois qu'on est dans la boutique, on vous dit qu'il n'y en a plus. Tu ne peux savoir dans quelle colère on se met...* » D'Osnabrück, même date : « J'espère que pour la Pentecôte tu seras de retour auprès de nous... car je suis d'avis que la guerre ne peut plus durer longtemps, *car il y a ici une telle misère que c'est une honte (Schmachlapporei)* ». D'Essen, le 16 : « On pourra bientôt instituer un *Comité de famine,* car on n'a plus rien pour son argent. » De Dusseldorf, le 17 avril : « Si la guerre dure encore longtemps, nous mourrons de faim. » De Berlin-Schmargendorf, le 21 avril : « Nous n'avons plus qu'à nous coudre l'estomac pour n'avoir plus besoin de manger. » Les parents du Musketier H..., du 20e régiment, lui écrivent : « Il n'est plus possible de vivre et même pas

de mourir (*sic*). Combien de temps faudra-t-il pour avoir une fin? *Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'hommes?* »

On comprend que les soldats du front s'alarment de cet état de choses. Le pionnier Jacob, du 30e régiment, dit qu'on aurait beau vaincre, « cela ne pourrait durer bien longtemps, car il n'y a pas beaucoup à manger là-bas. » Le réserviste W..., du 12e Landwehr, revenant de permission, conclut, le 23 mars, après un tableau assez sombre des réquisitions : « *C'est à vous enlever tout courage.* » D'ailleurs les permissions, qui étaient autrefois un cordial, deviennent au contraire une cause de démoralisation : « J'ai passé une nuit chez moi, écrit, le 9 mai, le soldat Y... du 12e régiment bavarois, mais le départ de chez moi devient de plus en plus pénible. Je me demande continuellement à quoi cela me sert de quitter toujours ma belle patrie. Quel but cela a-t-il? Est-ce que cela me sert à quelque chose, à moi ou à la collectivité? Comme moi des milliers se le demandent. *Si ce que l'on nous raconte était vrai, on le ferait volontiers, mais ces contes, un idiot ne les écrirait pas,* encore moins un soldat ». On comprend ce cri d'une lettre du 19 mai de Friedrichshagen : « Les permissionnaires me font de la peine! »

Ce qui augmente l'irritation de tous, c'est que, d'une part, on soupçonne « les spéculateurs » qui, écrit-on de Berlin le 5 mai 1916, « dans notre propre pays nous amènent la famine plus sûrement encore que les Anglais », et que, d'autre part, la police se fait, tous les jours, de tracassière, brutale jusqu'à provoquer la révolte.

C'est qu'il lui faut intervenir dans cette « guerre

générale des femmes » dont parlait une correspondante.

Il convient de rappeler ce que je disais dans les premières pages de cet opuscule : nous n'avons ici — pour bien des raisons — que des échos rares et affaiblis, un minimum de confidences. Car si une police brutalise les femmes, une autre surveille les lettres et on retrouve sans cesse la formule : « On ne peut tout dire, » et parfois même : « On ne peut rien dire. »

Mais voici quelques lueurs :

« *Elberfeld, 5 mars.*

« *Hier, il y a eu une émeute à l'hôtel de ville.* Les femmes sont parfois plus terribles que les hommes... Je crois que cela ne fera qu'empirer. »

Dans une page arrachée d'une lettre, on lit : « ... *Une femme a été tuée, une autre a eu trois doigts coupés, une autre est devenue folle.* Un soldat qui était en permission a mis un terme à cette misère en repoussant l'agent de police. *N'était-ce pas honteux?* »

« *Aplerbeck, 2 avril.*

« ... Il faut que je t'apprenne un événement qui s'est passé hier matin à Dortmund. Une femme allait réclamer un secours plus élevé parce que son mari est en campagne et qu'elle ne peut suffire avec ses six enfants. Comme on ne lui accordait pas davantage, *elle donna une gifle au commissaire de police, ce que*

celui-ci n'accepta pas (sic), *et il la tua*. Alors il y eut un rassemblement de femmes ; toute la rue de Lenten était remplie de monde. Le soir les soldats y ont passé à cheval pour disperser les femmes. *Si le policier était sorti, certainement elles l'auraient assommé aussi. Du reste il y a ici, à Dortmund, Cologne et dans les environs, une excitation sans pareille*... Si cela continue ainsi, il se produira bientôt quelque chose ; il y a assez de misère ainsi et nous voulons espérer que cela ne durera pas plus longtemps. »

« *Gera, avril 1916.*

« ... Il paraît que ce matin cinq cents femmes se sont rendues en bande au château pour voir la Princesse (la princesse de Reuss-Schleitz) à cause de la question du beurre. Les choses vont d'une façon qui fait qu'on se demande comment ça va tourner... »

A Leipzig, plus récemment, c'est l'émeute caractérisée. « Hier soir, écrit-on le 14 mai, il y eut une fameuse révolte. Les gens ont fait une rude besogne à Lindenau, Plagnitz, Benksch, Klutzschucher. Dans la Frankfurterstrasse, ils ont brisé les fenêtres et tout emporté... C'est par milliers que les gens se sont rassemblés et en poussant des cris. Environ une centaine d'agents à pied et autant à cheval se tenaient là impuissants, on s'est tout simplement moqué d'eux... Ce matin de .bonne heure, les rassemblements et les bris de fenêtres recommencent jusqu'à ce que, vers 4 heures, *les soldats arrivèrent, les uhlans avec leurs lances, l'infanterie baïonnette au canon... Je ne puis te dire ce qu'il résulta de tout cela.* »

« *Breslau, 27 avril.*

« A l'Oberleutnant L... du 202[e] régiment.

« ... Il y a eu, paraît-il, hier, des cris devant l'hôtel de ville. *Ces jours-ci ton père a soutenu que s'il y avait une révolte, il se mettrait à la tête comme chef...* »

Ne croyons point que ce père d'officier soit aussi prêt à se mettre à la tête d'une révolte et que cette révolte soit proche — si l'on veut parler d'une révolution.

Mais la révolte est au moins dans bien des cœurs. Elle gronde tantôt contre *ceux qui ont causé la guerre et y trouvent encore de l'intérêt* (11 avril), tantôt contre les spéculateurs qui « *amènent la famine plus sûrement que les Anglais* » (mai), contre la police qui force les femmes à défiler devant les boucheries *au pas de parade* et reçoit les plaintes « à coups de plat de sabre » (2 avril), contre « les riches agrariens » qui accaparent « en leurs lardoirs » les cochons immolés (6 avril), contre les grands « qui n'ont qu'à se débrouiller » (27 mars), contre les gens *chics* (*sic*) qui téléphonent à la demoiselle de la boutique de beurre : « Envoyez-moi donc trois livres, je les ferai prendre par ma femme de chambre », tandis que les « femmes d'ouvriers » font la queue sous l'œil menaçant des gendarmes (7 février), contre « Messieurs les officiers servis d'abord » (27 mars). « A quoi sert de se plaindre, dit une lettre de Berlin du 17 mai, tant que *les Messieurs* ne voudront pas décider la fin. »

« *La guerre est bonne pour les riches; ils deviennent*

encore plus riches, mais les pauvres deviennent encore plus pauvres, » écrit-on, le 9 avril, d'Ulmbach, et, le 14, de Schrau : « Si la guerre dure encore jusqu'à l'hiver prochain, *personne ne vivra plus de nous autres pauvres gens,* car il nous faudra mourir de faim et personne ne s'occupe de nous. *L'essentiel, c'est que les grosses panses soient pleines.* » Dans une carte au musketier S... du 202ᵉ Rés., du 15 avril (Berlin) : « Au Reichstag, il y a actuellement grande délibération au sujet des impôts. Tous les impôts doivent être élevés... On applique toujours le vieux procédé que tu connais bien : *Tout pour la grande masse, c'est elle qui doit cracher.* »

Avec le temps, le ton devient de plus en plus aigre, de plus en plus violent : « Samedi, beaucoup d'hommes partiront, écrit-on de Solingen, le 3 mai, *les pauvres sont vite bons pour le service à présent.* » Et de Salin, le 29 avril : « C'est autrement que je me figurais la guerre ; les hommes périssent au dehors, les femmes et les enfants ici... *Il faut laisser la graisse aux riches. Les travailleurs ne sont plus qu'un tas de fumier.* »

A côté des jalousies de pauvres à riches, il y a les jalousies de principauté à principauté : « *Nous autres, en Prusse, nous sommes les plus mal partagés ;* les Hessois et les Bavarois ont suffisamment (10 mai). »

A cette remarque fort aigre répond — le 16 mai — l'amère plainte d'un Bavarois.

« *Munich, 16 mai.*

« ... *Ici en Bavière, on est d'avis que ce sont les Prus-*

siens qui ont fabriqué la guerre à Berlin; peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort. On peut encore vivre ici : il n'y a pas beaucoup, mais par rapport à Berlin où il n'y a rien, c'est très suffisant. La Bavière va livrer à l'Allemagne du Nord. »

Une telle lettre n'est pas isolée. Les Bavarois ne sont pas contents, au front pas plus qu'à l'arrière. Je n'en veux pour preuve que ce billet daté du 15 mai devant Verdun :

« Vous pourrez facilement penser ce qu'il faut souffrir là. On ne sait d'ailleurs pas pourquoi et dans quel but. *J'aime autant les Français que les Prussiens.* Les Prussiens qui nous ont relevés (près d'Arras) étaient depuis sept mois au repos et voici qu'ils s'installent dans la position bien organisée *tandis qu'on fourre les Bavarois dans le feu* parce que les Prussiens ne savent plus comment s'en tirer. *Nous sommes rudement sots.* »

Plus largement, une Polonaise de Posnanie met dans le même sac Prussiens et Bavarois. Le 13 mai, elle écrit de Makaschan à son frère soldat : « Wilhelm nous a écrit comment on pratique chez vous l'amour du soldat, et comment on tourmente les gens. *Les Allemands sont des cochons : après la guerre, la vérité se fera jour.* »

Le mot est dur en sa généralité!

Le gouvernement d'ailleurs soulève même en Prusse d'aigres critiques : « Nous circulerons *avec le couteau à la main* pour nous procurer du pain — écrit-on au soldat D..., de Krefeld, le 26 avril — s'il n'y a pas bientôt un changement. Le pauvre État allemand !

Les gens sont révoltés. » Un correspondant de Berlin-Wilmersdorf, exaspéré, dit, le 19 avril, que le gouvernement fera bien de faire attention : « *sinon il pourrait bien finir par pleuvoir dans sa baraque* ». De Berlin, le 9 mai, part cette menaçante prophétie : « Le temps n'est pas loin où éclatera *un soulèvement de peuple.* »

Autant que le chancelier, les « socialistes de l'Empereur » sont l'objet des plus vives récriminations. « Il faudra après la guerre, écrit, le 20 mai, un père socialiste, *un solide coup de balai,* principalement parmi les dirigeants du parti genre Scheideman... Il me semble que nous sommes *trahis et vendus par ces messieurs.* » Bref, on enveloppe dans la même furieuse rancune, riches, gouvernants et « traîtres » du socialisme officiel.

Propos d'estomacs mal satisfaits, d'esprits aigris, d'âmes révoltées — propos sans conséquences immédiates et sans suite pratique — peut-être. Mais est-ce là la mentalité d'un peuple à qui, tous les huit jours, « une victoire de Verdun » est annoncée, la fameuse « mentalité de vainqueurs ? »

C'est que, et nous en revenons là, on ne croit plus partout, il s'en faut, aux « victoires ». Le 19 avril, un « optimiste » a encore écrit : « On parle partout d'une attaque générale *contre cette forteresse obstinée (sic).* » Mais « l'optimiste » avoue qu'il est un des « rares » Allemands à croire au succès possible. Une naïve épouse veut, une fois pour toutes, en avoir le cœur net : « Maintenant, mon chéri, écrit de Krefeld, le 25 avril, au soldat K..., du 39e réserve, cette femme candide, *dis-moi donc une fois franchement si vous pensez enlever Verdun. Ici on dit toujours que vous*

n'aurez jamais Verdun. » A cette question inquiète, le banquier S... — officier de réserve en congé — pourrait répondre, d'autant qu'il habite la même région. Le 26 avril, cet homme de poids, financier et soldat, écrit à un autre officier sur le front une lettre par laquelle il me plaît de terminer :

« K..., 26 avril.

« ... La situation économique de l'Allemagne produit malheureusement *des impressions bien pénibles,* et si la guerre avec l'Amérique vient s'y ajouter, *la population finira par mourir peu à peu de faim.* De la viande, par exemple, on n'en trouve plus du tout depuis huit jours à K... ; la municipalité fournit aux indigents de la viande salée que pas un homme ne peut manger. Le sucre, le café, le thé, etc..., tout est confisqué. Les médecins ont déjà constaté une alimentation insuffisante manifeste de la population civile de l'Allemagne. *Seuls les fournisseurs de guerre gagnent des millions et sont très satisfaits de l'affaire. Tous les autres gémissent et récriminent. Et de plus pas un homme ne croit à la paix prochaine* et la guerre possible avec les États-Unis trouve même beaucoup de succès ici, *car le peuple imbécile croit que par une guerre sous-marine plus énergique on en aura bientôt fini avec l'Angleterre.* Du reste, *il semble qu'en Allemagne on escompte encore parfois la chute de Verdun. Il y aura une belle désillusion à la fin.* »

Ce gros monsieur n'est pas un malheureux aigri par la misère. Il juge de haut, mais après avoir regardé de près. Sa lettre est en quelque sorte la synthèse de tout

ce que nous avons lu dans tant de lettres, et synthèse plus forte encore ce qu'écrivait ce père de soldat à son fils, dans une lettre déjà citée : « *Cette guerre ne finira point par les armes... C'est celui qui aura à bouffer le plus longtemps qui sera vainqueur, et ce n'est pas nous.* »

Voilà, scrupuleusement dépouillé, le dossier. Je me suis efforcé de laisser la parole à l'Allemand exclusivement.

Malgré les scrupules et les craintes que peut inspirer aux correspondants de l'arrière et du front un aveu trop franc des succès, des appréhensions, des anxiétés, des déceptions, des sottises, des échecs, des souffrances et des révoltes, il me semble difficile que l'impression du lecteur ne soit point unanime.

L'échec de l'armée allemande devant Verdun n'est point seulement une défaite militaire, elle est un désastre moral.

La gêne de l'Allemagne, peu à peu accrue par dix-sept mois de cette guerre — voulue par elle — et le mécontentement qui, vers le commencement de l'hiver, commence à gronder, *a nécessité* — plus qu'aucune autre considération — une opération qui, aux yeux de l'état-major, serait « décisive ». Cette opération, on y était « forcé », a dit le kronprinz, général en chef des troupes devant Verdun. Et ce que nous avons publié des lettres de l'hiver de 1915-1916 justifie suffisamment ce mot.

Cette opération devait, pour avoir tous ses effets

moraux, être couronnée d'un prompt succès. L'annonce a suffi à calmer quelque temps les âmes allemandes aigries, encore que les grandes espérances aient été, nous l'avons vu, chez des gens clairvoyants, tempérées ou même étouffées par de grandes appréhensions.

Mais, même parmi ceux qui prévoyaient que l'opération coûterait encore des flots de sang allemand, l'enjeu semblait si beau, si grand, qu'il leur paraissait que la tentative méritait d'être faite : l'enjeu, c'était Verdun pris en quinze jours, l'armée française détruite et, sans même que le chemin de Paris fût ouvert ou forcé, la « paix séparée » imposée, de Verdun, par l'empereur à la France « effondrée ».

Que Verdun pris, Paris fût à merci et la France effondrée, c'était déjà une grosse illusion de déceptions. Que la France, parce que l'empereur aurait, « sur la place d'armes de Verdun », passé sa « Festparade » le 1er mars ou le 15 ou le 30, signât une « paix séparée », la chose nous fait sourire. Mais un tel mirage flattait trop l'orgueil des uns, la lassitude des autres (nous avons vu s'exprimer l'un et l'autre), pour qu'un instant, cela n'imposât pas silence aux estomacs révoltés et aux cœurs aigris.

Après des succès passagers et rapides, l'armée rencontre une infrangible résistance. « Il ferait bon marcher sur Paris, ricanera, le 2 mars, un Allemand, s'il n'y avait pas les Français au travers de la route. » C'est sur la route même de Verdun que le kronprinz trouva l'armée française.

Il y brisa ses forces. Cinquante lettres de soldats — que ne les avons-nous toutes! car toutes témoigne-

raient, puisque toutes les lettres saisies en font foi — nous ont permis de voir aux abords de Douaumont et de Vaux, dans le bois des Corbeaux, sur les pentes du Mort-Homme, se briser le plus prodigieux effort tenté par une nation contre une place forte. J'ai laissé parler, gémir, gronder, pleurer (le mot n'est pas trop fort) ces combattants — soldats, sous-officiers, officiers. Ils disent leurs efforts malheureux, leurs affreuses transes, leurs souffrances sans précédent, leurs déconvenues, leurs pertes, leur révolte parfois.

Dès le milieu de mars, l'Allemagne a, en dépit d'une presse effrontément mensongère et des communiqués stupéfiants d'imposture, appris peu à peu l'insuccès : certains avaient pressenti l'échec ; les lettres du front — pareilles à celles qui sont tombées entre nos mains — en confirment la réalité.

Ce fut la plus immense déception qu'un peuple ait jamais éprouvée. Alors tout ce que ce peuple a refoulé de souffrance se réveille. Pas un n'accepte bravement la défaite. Ah ! pas plus que le malheureux qui grelotte de terreur devant le fort de Vaux (« Je suis encore si jeune ») ou que l'officier H... terrifié devant la résistance « monstrueusement opiniâtre » des Français, le civil de l'arrière, qu'éprouve la gêne, n'est un *Uebermensch,* ce fameux « surhomme » allemand qui faisait trembler l'Univers. Il gémit et murmure et, chose curieuse, il ne s'en prend plus à l'ennemi. J'ai relevé très peu de cris de haine à l'adresse des Français, comme ceux qui s'élevaient, au début de la guerre, en un concert énorme. Car déjà, dans son désir unanime de la paix (durant ces cinq mois d'inquiétude, d'espérance, d'effort, de déceptions et de rancune, c'est le

leitmotiv : La paix ! La paix !), l'Allemagne commence à comprendre enfin qu'il y a chez elle des gens « *qui sont cause de la guerre* » et d'ailleurs « *en profitent* ». « Des *criminels* », a dit une de nos lettres. C'est à la lueur de la bataille de Verdun, perdue par le kronprinz impérial en la présence auguste de l'empereur, avec le meilleur sang allemand, que la vérité peu à peu apparaît.

C'est pourquoi il importait de grouper ces documents qui sont une page d'histoire et de psychologie allemandes, écrite par l'Allemagne même, et que je livre au jugement des lecteurs de tous les pays.

FIN

APPENDICES

I. — Lettre trouvée sur un soldat allemand tué

Cologne, 29 déc. 15.

[illegible]

nächsten Bekannten etwas von
Besserung merken kann [Wir
haben da im Geschäft so zwei Pflanzen
die eine ist verheiratet unglaublich
ihr Mann der krank aus der Front
kam, hat sich auf dem Wege zum
Lazarett eine neue Liebe gesucht.
Nun wird geschieden, infolgedessen
nennt sie sich der Einfachheit halber
wieder Frl. & sucht sich nun einen
neuen Mann. Das andere Blümchen
ist seit 3 Wochen verlobt, von ihrem
Bräutigam stolz auf seinem Dienst &
hat ihn seit 8 Tagen nicht mehr ge-
sehen weil er des abends so beschäftigt
ist: die beiden, das geschiedene Frl
& die Braut gondeln nun des
abends in den Kaffeehäusern, jede
am schneidigen Leutnant am
Arm. Da wird geraucht & ge-
soffen bis sie nicht mehr wissen
wo ihnen der Kopf steht & dann
gehts ins Cabaret zum Tanz.
Ich wünsche ihnen sehr viel Freude

II. — Fragments de lettres d'un père à son fils, le soldat P..., du 140e rég. inf.

Ittlingen, 5 févr. 16.

No 4. [illegible] 5/2. 16

[illegible]

nur denken daß du

noch dabei bist bei Verdun, da ist alles Lüge, u. von

einem durch ist kein blass Ahnung, denn die Franzmänner

sind kein Russen u. ihr Artillerie ist nicht zu überwältigen

Was die Zeitungen alles schreiben glaubt kein Mensch mehr.

es giebt kein Entscheidung, denn auch den Türken ihr Sache ist

gar nichts mehr. Man hätte doch Euch noch vorher schreiben

lassen sollen, daß Ihr die Stellung verlaßt, da wär kein

milit. Geheimniß verraten worden, so weiß man halt gar nicht wo

du bist u. wie es dir geht. Du wirst was mitgemacht haben u.

nichts zu essen u. auch kein Paket erhalten, wie wird einem da sein

wenn man das überlegt. Am Anfang war groß Geschrei u. be

große Erfolg aber es ist so ruhig auf einmal von dem große Erfolg

u. man wird stutzig, wenn die Franzmänner schreiben doch wirklich

sie hätten das Fort Douaumont wieder erobert.

einige schreiben meinten schon, es wär zum Tag fallt

Verdun; ja wenn die franz. Artillerie nicht wäre

auch Paris wär gut einnehmen, wenn keine Franzmänner

unterwegs wären. Schreib uns doch bald Antwort.

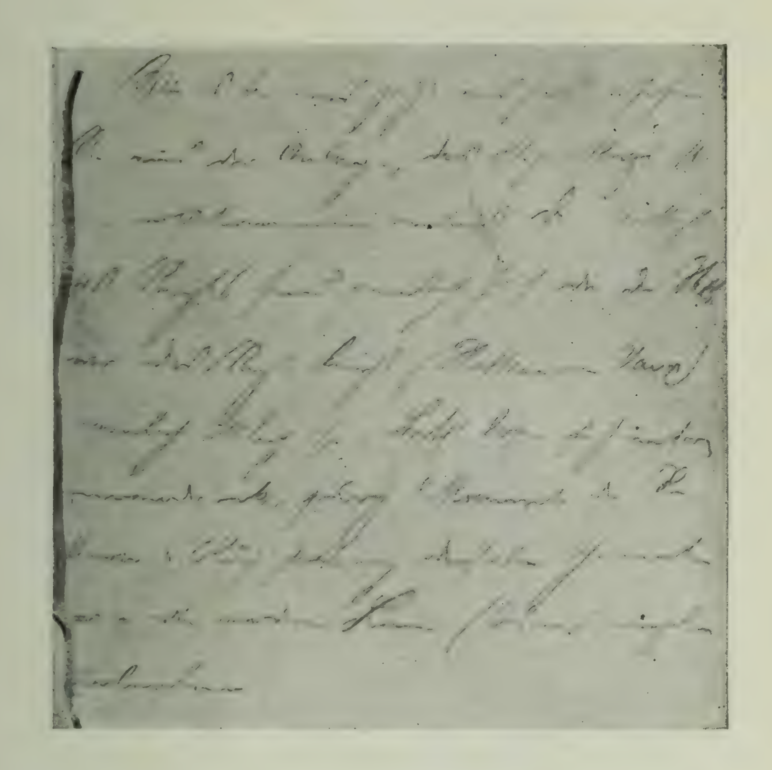
denn wir wissen ja gar nicht ob du dein Sach erhälst

Ich schließe mit vielen Grüßen von uns Allen

und unser Herrgott beschütze dich.

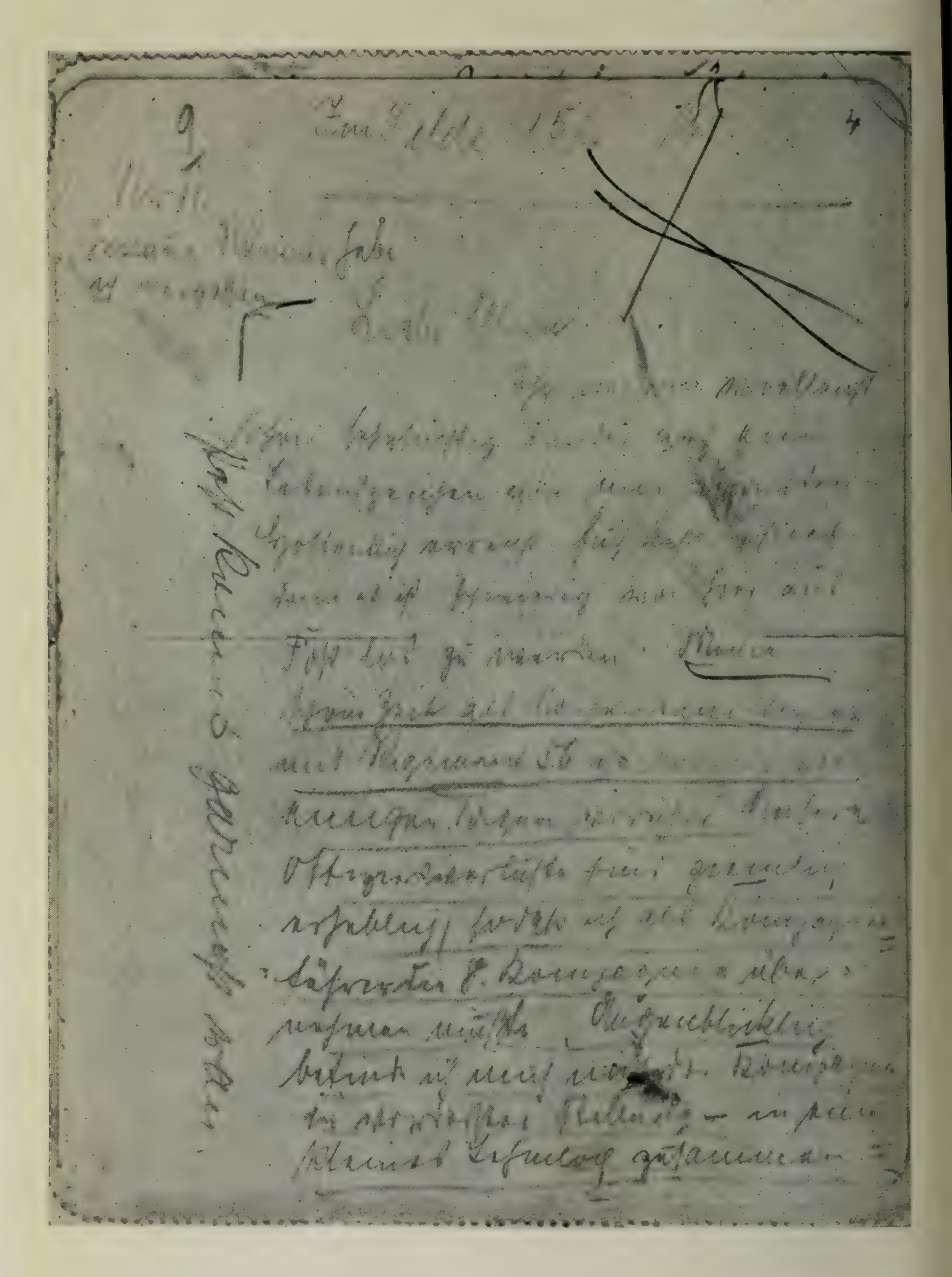
IV. — Lettre d'un officier du 6e réserve à un de ses camarades, lieut. au 202e rés.

3 avril (Plateau de Vaux).



V. — Lettre écrite par le lieut. de réserve H..., du 81e rég.

En campagne, 15 avril.



geändert, um mich gegen die
Sprengstücke der [illegible] ausschla-
genden Granaten zu schützen. Ich
habe auch schon viel mitgemacht,
aber den Krieg in seiner Grau-
sig[illegible] [illegible]
[illegible] habe ich noch nicht kennen
gelernt. Eigentlich möchte ich
Ihnen eingehende Schilderung geben,
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
ausfällt. Wir liegen Tag
u. Nacht in furchtbarem Gra-
natfeuer. Die Franzosen leis-
teten ungeheuren zähen
Widerstand. Am 11. 11.
machten wir einen Angriff,
um die französischen Stellungen
zu nehmen. Zunächst war
von unserer Seite aus ein

sehr starke Artillerievorbereitung
von 12 Stunden. Dann setzten drei
Infanteriestürme ein, die fran-
zösischen ~~[illegible]~~ Verteidigungswerke
waren aber noch vollständig
intakt, sodaß die ersten Sturm-
wellen, die unseren Graben
verließ, sofort durch Maschinen-
gewehrfeuer abgemäht wurden.
Außerdem legte die französische
Artillerie ein derartiges Sperr-
feuer, daß an einen Angriff
nicht mehr zu denken war.
Nun liegen wir hier in den
vordersten Gräben ca 120 m
von den Franzosen entfernt.
Die Witterung ist miserabel
kalt u. andauernd Regen.
Ich möchte mich jetzt mal
[illegible] wenn ich auch [illegible]
Stiefel [illegible], Mantel

[illegible]

VI. — Lettre du soldat Sch..., du 208e rés.

En France, 15 avril.

19 avril 16.

6

noch herzliche Küsse senden dir
deine lieben Kinder Karlchen
schreibt sich noch dir
N. 11. d. 19. 4. 1916.

Lieber Guter Mann!

deinen lieben Brief N. 11. habe ich
erhalten, es ist aber schrecklich mit
Gewalt werden die Menschen hin-
geschlacht natürlich sind aber blos
die armen denn die reichen gehen
schon nicht so weit vor als im
Anfangs des Kriegs las man öfter
in der Zeitung daß so ein reicher ge-
fallen ist aber jetzt sind blos die
armen wo auf dem Felde der
Ehre fallen ich danke für diese Ehre
ihr macht auch draußen Kaput
und wir sind vor Sorgen u.
Kummer ein auch hoffentlich hat
es bald ein Ende nur den Kopf

VIII. — CARTE POSTALE D'UN SOLDAT A SON FRÈRE

30 avril 1916.

Feldpostkarte

[illegible] Sonntag d. 30. April 16.

Lieber Bruder teile dir mit daß
ich seit Karfreitag vor Verdun liege
es ist hier schrecklich haben schon viel
Verluste wir liegen an einem Berg
hang in Löchern und dürfen nur Kri
raus wegen da wir fortwährend
Artilerie Feuer bekommen es ist
manchmal schrecklich man denkt
der ganze Berg fällt zusammen.
Wenn ich mit dem Leben davonkomme
werde ich an dieses Ostern gedenken.
Küche liegt 2 Stunden zurück hatten
Ostern nichts zu essen und zu trinken
als ½ Trinkbecher Kaffee, Wasser giebts
hier auch keinen tropfen, aber jetzt bekom
men wir etwas mehr Kaffee da wir im-
mer weniger werden und ab und zu
rennt doch mal einer zur Küche mit Flaschen,
auch der Weg hierher war schlecht wir waren
da sind wir bis über Knie im Lehm gekautscht
Putsch ist Freitag am linken Unterarm leicht
verwundet und ist fort auch ich hatte Montag
einen auf den Kopf bekommen Haut nur ab geritzt.

IX. — Lettre adressée par le banquier H. Sc..., officier de réserve, en congé de convalescence, au capitaine Strautz du 39e Fus.

De C..., le 26 avril.

26. April 15

Die wirtschaftlichen Verhältnisse in Deutschland machen leider einen sehr traurigen Eindruck und wenn der Krieg mit Amerika dazukommt, dann wird die Bevölkerung so allmählich verhungern. Fleisch ist z. B. in Crefeld seit 8 Tagen überhaupt nicht mehr zu kaufen. Die Stadt liefert den Unbemittelten an Tag. Pökelfleisch, das kein Mensch genießen kann. Zucker, Kaffee, Thee usw. wird alles beschlagnahmt und die Ärzte stellen bereits eine sichtbare Unterernährung der deutschen Civilbevölkerung fest. Nur die hiesigen Kriegslieferanten verdienen Millionen und sind mit dem Geschäft recht zufrieden. Alles andere stöhnt und schimpft. Dabei glaubt kein Mensch an einen baldigen Frieden und der mögliche Krieg mit Amerika findet hier noch großen Beifall, da das dumme Volk hofft, durch einen verstärkten U-Bootkrieg bald mit England fertig zu werden. Übrigens scheint man in Deutschl. immer noch mit dem Fall Verduns zu rechnen. Die Enttäuschung nachher kann gut werden.



TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière, 8.